

\

Valensole dans les Basses Alpes.

## **Té, je vous offre un brin de Lavandin et un brin d'histoire bell's Dames d'Aix di Provenço !**

D'une tribu les Albici, et plus tard les Variacens auraient donné ce nom de Variecense Solum.

Ce nom transformé en Varsensororo et plus tard en Valensole.

Mais boudille la contradiction existe, vé Valançola pourrait dire petite Valence car elle est située au confluent de deux rivières.

Les Abbés de Cluny furent les seigneurs spirituels de la population de ces trois mille âmes qui se réfugièrent sous leur protection temporelle jusqu'à la révolution.

N'oublions pas que quatre vingt pour cent de la population du pays de France était paysanne en 1789.

A l'époque sur Valençola, les métayers, paysans et journaliers exploitaient le blé, le seigle l'épeautre, les olives et la vigne.

Les Maîtres du pain étaient respectés du fait que le pan restait une denrée de base pour les petites gens.

Le pain avec la farine blanche était réservé aux nobles, les autres avaient l'habitude de consommer du pain noir.

Pendant et après la révolution les comités révolutionnaires instituèrent le pain « Egalité. »

Beaucoup de ' Boulangers' à cette époque trouble, ont été fustigés et agressés pour avoir fait du marché noir avec la farine de pain blanc.

Ma mie, cette lavande que vous découvrez maintenant, et qui embaume si bien votre corsage...

Mais que nenni vous n'auriez pas pu me troubler à l'époque avec ce parfum si envoûtant.

Ces champs de lavande que vous voyez n'existaient point sur le Plateau de Valensole en Provence.

Qu'avec du Lavandin sauvage comme une fée vous auriez pu alors nous ensorceler.

D'ailleurs à l'époque la population était bien plus nombreuse qu'à ce jour et les camins du bourg étaient bien plus bruyants. Mais c'était avant bien avant.

Dans mon si beau village, près de ces fontaines maintenant si calmes et si tranquilles, là ou vous aimez vous rafraîchir quand la chaleur de l'été vous étreint, c'est là que je vais vous raconter l'histoire du secret de Fanette.

Té ! Je vous le dis, un jour si vous venez à passer par la route de Manosque ou même de Gréoux (Prononcée Gréou ! Fan, faites moi plaisir) Encore quatre lieues et là, vous la verrez ma petite bergerie, ma Jasso comme on dit en Provençal tout la haut sur le Plateau de Valençola.

J'y reste avec mes chèvres et mon chien. Vous ne pourrez pas vous tromper prenez avant le pont de Vinon sur le Verdon et la vallée de Notre Dame.

Quand vous passerez la porte de mon village de Valensole, au dessus d'un tympan qui enjambe la porte Sainte Catherine, il y a un grand V et le soleil au milieu. Les gens instruits de la ville, qu'ils m'ont dit que c'était une énigme.

Moi je te le dis ma Bell', ici point d'énigme c'est la vallée des oliviers, du micocoulier et des troupeaux de chèvres. Parfois le Mistral souffle fort mais fan, c'est mon pays.

## **LE SECRET DE FANETTE**

### **Se fai pas lo civier avars d'aver la libre**

On ne fait pas le civet avant d'avoir le lièvre

Bon vesprée ! Bon vesprée ! Bel' Dames et Demoyelles, vous qui venez d'Aix di Provenço, avec vos beaux capéos(Chapeaux) et vos robes de dentelles. Vous qui avant preniez ma main et nous allions courir sur les camins du lavandin, au milieu de tous ces champs de coquelicots.

Apercevez vous, déjà l'été s'est enfuit. le Mistral a emporté le canto des cigalons et aussi les beaux rubans de vos cheveux.

Je suis fort marri de ne plus vous faire la conversation sous les amandiers sauvages.

Le vent de l'hiver arrive et emporte avec lui votre parfum de lavande.

Oh ! Qué Fan dé Diou. Je serai tout enthousiaste de vous revoir sur le plateau de Valensola et mugeter avec vous, quand les coquelicots reflleuriront au milieu du romarin des lapins.

Aux marges de la fontaine. Oserai je vous raconter, l'histoire de la Fanette quand avant, bien avant quand poussaient les micocouliers dans les vallons autour de Valensole

### **C'était vers les trois chemins en l'an 1782.**

Les deux hommes assis adossés contre la vieille muraille du village de Valensole, contemplaient la plaine qui s'étalait vers les champs d'amandiers de micocouliers et d'oliviers. Abrisés du mistral au dessus du vallon de Notre Dame, sous un beau soleil d'automne, protégés du auro ( vent) ils buvaient lou vino de Provenço, tout en en discutant

PRONTAZI, l'hiver sera précoce cette année la fin du mois d'octobre approche et on peut déjà voir sur les contre forts des Alpes les premières neiges s'accrocher aux flans des montagnes, alors père Théophile continua l'homme d'un ton débonnaire et ce mariage, c'est pour quand.

Pauvre de moi ! Fernand tu crois pas que la mère et la fille en parlent déjà assez toute la journée reprit l'autre en riant et en vidant son cruchon de vin

- Monsieur le meunier, c'est que nous les bergers des hameaux aux alentours, on compte bien boire ce petit vin rosé que tu nous caches dans ta cave pour la grande fête.

Le Théophile voyant le berger au grand chapeau se lever d'un coup, s'inquiéta : - Mais qué fas di Diou Fernand !

- Té ! Répondit le berger, le Soleil s'en va et moi aussi je m'en va rassembler mes chèvres, je m'en retourne vers Gréou et la Bergerie.
- J'ai encore 2 lieux à faire et je ne suis pas si tranquille avec mes chèvres et ce loup enragé que l'on a aperçu, et qui rode dans les vallons. .

Le berger rajusta son manteau et reprit son bâton, il fit un signe de la main à son ami et commença à descendre vers le ruisseau de Notre Dame.

- Ana, ( va )! Cria Théophile en se levant lui aussi, ne t'inquiète pas le Fernand tu seras prévenu pour boire le rosé au mariage de la Fanette, tu passeras le mot aux autres de Saint Grégoire et du Val d'Asse.

Quand le meunier prit enfin le chemin vers la porte Sainte Catherine qui longeait les remparts vers le bourg et la boulangerie, il entendit déjà du côté du vallon le Fernand siffler son chien et rameuter ses chèvres - ' Vouieille ! Vouieille ! Cabrunos( chèvres). Ana ! Ana !

Bé ! Se disait le meunier comme le temps est vite passé, la Fanette cours sur ses 19 ans et bientôt déjà mariée.

En poussant la petite porte de l'échoppe du pan, il reconnu de dos la Gatinou sa femme, qui commençait à verser la farine brune dans le pétrin en bois pour la fournée du soir. Les mains couvertes de farine elle releva son cacan( bonnet) et tourna sa tête joufflue vers Théophile

- Bou Diou ! PRONTAZI qué fas, Brûla un gaven (discutailler) como les vieux, il est temps pour les fougasses, et le reste aussi d'ailleurs dit elle en replongeant ses mains dans la pâte. En regardant la petite bonne femme qui lui souriait le meunier se prit à la détailler, déjà vingt ans qu'il l'avait marié à l'église de Saint Blaise de Valensole cette Gatiennne de Manosque.

Néanmoins les temps avaient été durs au début avec leur fille la petite Fanette, son père venu d'Italie lui avait laissé le fournil de Valençola. La Gatinou et lui s'étaient attachés à fournir le pain aux trois mille âmes du village et des hameaux aux alentours de Valensole. Maintenant il la regardait chaussée de ses vieux sabots de bois et de son tablier de bure les lèvres marquées d'un sourire malgré les yeux cernés et la mèche de cheveux gris qui lui tombaient sur le front. La porte de la chambre du fond s'ouvrit et la blonde Fanette apparut

- Comé Vai ! Père Théophile cria la jeune fille en se jetant dans ses bras
- Ha, ne m'entortille pas, ma gatinette tu l'auras ton beau mariage avec le Paul ton promis toujours aussi engager de toi ce pauvre bougre, ria son père en la serrant dans ses bras.
- Mon père pour me conduire à L'église, je vous ferai un beau noeud tout noir dans vos longs cheveux gris, cela ira avec vos yeux bleus et limpides...  
On verra ! On verra ! Pour l'instant ta mère fait grise mine, car le pan prend du retard, tout en parlant le Théophile se dirigea vers le fournil chaussant ses sabots et il passa sa chemise de meunier.

L'homme était trapu malgré sa cinquantaine on devinait en lui le paysan des Alpes italiennes, infatigable et sur de sa force a manier le pétrin. Il continua à verser la brune farine. Il sortit de dessous le four entre les serments qui servaient à alimenter le foyer, les moules et les plaques où le pain sera mis à cuire. Pendant que sa Gatinou remuait dans la cheminée la soupa du soir, il franchit l'entrée de sa chambre là, où se trouvait la réserve de farine.

Ana ! Fanette laisse passer le PRONTAZI ton père.

L'homme commença à chanter « Le canto di vino » ( Le chant du vin) Portant les sacs vers le four de la boulangerie.

En aval du pont de Vinon, le village niché sur une colline de le Plateau de Valensole bien abrité du Mistral était entouré de solides remparts, c'était aussi pour empêcher les gens atteints de la peste d'y pénétrer.

Entouré à l'Est par la vallée de la Durance et au nord par les gorges du Verdon, le bourg de Valensole était sur le camin( chemin) de Digne.

- ON POUVAIT Y ACCÉDER PAR TROIS CHEMINS -.

Les Abbés de Cluny régnaient sur le village de Valensole, aidés par un juge de paix. Seigneurs spirituels et temporels, les Abbés s'organisaient autour d'une viguerie sorte de juridiction médiévale.

Les rues en colimaçons remontaient toutes vers l'église fortifiée de St Blaise qui dominait le village. C'est donc bien plus tard dans la soirée, dans une de ces carrieros( ruelles) toutes entortillonnées que se dirigeait la Marion chargée de sa paniéro de fougasses pour l'abbé qui allait les marier elle et son promis le Paul. La nuit était sombre et ses sabots accrochaient le pavé.

Elle croisa en montant vers l'église le père Mathieu et sa mule chargée de Sarments de vignes, il descendait vers la porte St Catherine.

- Me que voy, Demoyelle PRONTAZI en une heure si sombre s'exclama le muletier en retenant sa mule, il n'est pas bon de sortir par ces temps quand un loup rode dans la campagne aux alentours, même si tu es à l'abri dans les remparts, jolie Fanette.
- Bon vesprées (Bonsoir) N'ayez point d'effroi mon bon père Mathieu, j'ai la chienne Grisoue avec moi, regardez elle vous connaît bien, pourtant elle montre encore les dents.
  - C'est vrai que ton chien est grand et fort, noir comme un loup... Enfin ou vas tu dans cette nuit si froide ?

Juste à costé répondit la jeune fille, à l'église voir l'Abbé pour faire mes contritions avant le mariage, je lui porte aussi des fougasses dont il est si gourmand.

- Sois prudente Fanette, répondit le vieux bonhomme. Va, vieille bourrique de mule reprend le chemin.
- A la revisto, Demoyelle pour la fête de ton mariage continua l'homme en tirant sur la bride de sa mule.

Le seuil de l'église n'était pas loin quand elle entendit le cri du sonneur qui donnait l'heure et rassurait les gens. Il est 7 heures des vesprées... Tout va bien.

Fanette s'engouffra sous le porche à la recherche de son confesseur.

La cérémonie du mariage devait avoir lieu à l'église St Blaise et la fête qui s'en suivrait juste devant sous les peupliers de la place du village. Les PRONTAZI pour l'occasion avaient invité tous les gens du village et d'autres encore des hameaux avoisinants comme cela se faisait avant.

Les bergers amèneraient des moutons rôtis que leur avait commandé Théophile depuis déjà si longtemps, et que l'on servirait avec le pan aux pignons et aussi avec les grandes fougasses aux anchoyades. D'autres amis encore, les métayers, paysans et journaliers amèneraient des plats d'olives noires et aussi des civets de lièvre avec des gâteaux de seigle. Le vieux PRONTAZI était bien sur le mieux placé pour faire les gâteaux au miel et à l'anis.

Je te ferai les meilleurs desserts que l'on ai jamais goûté pour un mariage, avait-il dit à sa fille.

La Gatinou quant à elle s'occupait déjà de décorer les carrioles avec des rubans roses et bleus en crêpe. Cela vient d'une échoppe de la ville de Manosque qu'elle disait, pas peu fière montrant à ses voisines, qui voulaient toucher le tissu. Sous cape la mère de Fanette confiait à qui voulait l'entendre

Que pour la robe de la mariée elle viendrait de Digne d'un des meilleurs tailleurs de cette ville...

Enfin tout le bourg attendait cet événement avec impatience, les fêtes se faisaient rares et l'hiver approchant on n'aurait pas tant d'occasion de rire et de danser tout en dégustant les bons plats et le vin du maître PRONTAZI le meunier.

Plus tard vint la fin du mois d'octobre, dans le milieu d'un après midi aux abords du village de Gréoux( Gréou) à deux lieues du village de Valensole, dans le hangar d'une vieille ferme entourée d'arpents de vignes.

Paul le promis de la Fanette remettait en état une vieille carriole qui devait servir à transporter les nouveaux mariés le jour du mariage. Il avait graissé et démonté les essieux et renforcé les bras de la carriole que devait tirer la Pompette la jument. Il avait fabriqué aussi des arceaux en bois qui devaient supporter les bouquets de fleurs. En sautant du chariot il entendit l'Emile son père qui l'appelait - Oh bou Diou, le Paul quand tu auras fini faudra donner un coup de main dans les vignes, les vendanges vont pas se faire toutes seules. Prends donc une hotte et viens me rejoindre dans le vallon du moulin avec Pompette, quand tu auras fini.

Jetant un dernier regard sur le travail qu'il avait fait, il passa par l'écurie et détacha Pompette. Il attacha la hotte de vigneron sur le dos de la bête. Il caressa la Pompette et commença à emprunter le chemin qui longeait le cours d'eau en passant près de la haie de cyprès.

Pompette baissa l'encolure et grignota quelques herbes folles, au milieu du thym et du lavandin.

Remontant le ruisseau traînant par les rennes lou chivau, le jeune homme se dirigea à flanc de coteau vers le vallon où se trouvait déjà l'Emile avec les journaliers.

Grand blond et efflanqué Paul n'avait pas comme disait son père l'allure d'un vigneron

- Fan ! Le Paul tu aideras Le PRONTAZI ton futur beau père à faire le pain, de tout façon ici pas assez de vignes pour nourrir tout le monde, tu es un bon garçon courageux tu apprendras le métier du pan.

Ainsi en avait il été décidé de l'avenir du Paul.

## **Le 1 novembre 1782 arriva**

:

Chichourle ! Se disait la Fanette au fond du logis des PRONTAZI, c'est déjà la veille de mon mariage...

Devant une vieille glace près de la fenêtre de la chambre commune qui servait aussi d'entrepôt à farine, elle admirait sa robe blanche, sa chevelure blonde et ses taches de rousseurs qui rehaussaient le châle gris qu'elle devait porter pour la cérémonie de l'église St Blaise.

- Boudille ! Avez dit le vieux Théophile, vous dormirez là avec ton mari Paul puisqu'il doit attraper le métier de pan. Plus tard on pourra faire une nouvelle chambre pour vous. En attendant la Gatinou et moi on mettra un couchage près du fournil.

Après avoir enlever sa robe elle commença à entreposer les sacs de farine contre le mur et prit le balai pour ôter la farine restée collée entre les tomettes du sol.

- Espérons que mon Paul sera à l'heure demain. Bien sur elle l'aimait... Bien sur il était tellement gentil, mais elle aurait peut être du attendre encore, comme disait le vieil Théophile son père
- Tu es jeune et ' bella' les partis ne manquent pas ici chez nous.
- Prendre des gens de Rioux qu'on connaît à peine, et ton promis celui-ci sans métier qui n'a pas un sou devant lui. Enfin, ma fille c'est toi qui à choisit...
- On verra bien se disait la Fanette, il est bien trop tard pour reculer. Le mariage c'est pour demain, tout en réfléchissant elle jeta un regard par la lucarne qui donnait sur l'extérieur des remparts. Elle constata que des troupes de soldats commençaient à prendre leurs quartiers d'hiver comme chaque année en bas dans la vallée.

Vers la fin octobre de chaque année, des soldats mal équipés et mal payés se retiraient en campagne quand l'hiver arrivait. Sur la route de Gréoux vers Valensole on les voyait arriver par petits groupes se cantonner dans les vallées du plateau attendant le printemps pour retourner dans les villes. Vivant d'expédients et de rapines ces graines de voleurs étaient encore une charge de plus pour les paysans qui devaient souvent même les loger.

L'arrivée précoce de ces gens inquiéta Fanette. Espérons qu'ils ne viendront pas mettre à mal mon mariage. J'en parlerai à l'Abbé de Cluny pour qu'il voit Monsieur MOUBLET le juge de paix pour mettre des gardes du bourg devant les portes des remparts pour le temps de la fête.

Ainsi tout s'organisait sur la place du village face à l'église pour rendre cet événement le plus remarquable possible. Pendant que Demoyelle Fanette essayait avec son balai de rendre la petite maison du meunier la plus propre possible pour y recevoir sa future belle famille et son mari. On s'agitait près de l'église.

Dans la matinée des carrioles chargées de table, de bancs se pressaient sous les platanes. Les lavandières étalaient les grandes nappes blanches qu'on leur avaient louées pour une si grande occasion.

Des trois grandes artères, la Grand rue, la rue St Anne et celle des deux Fontaines, on entendait grincer les essieux des chariots chargés de jeunes gens qui jouaient du fifrelin et dont on pouvait admirer les beaux costumes colorés. Les longs rubans bleus sur les capéos des belles Valensolaises flottaient déjà au vent entre les paniéros de fleurs et de lavandin. Les jolies demoiselles distribuaient des fleurs à ceux qui gravissaient les chemins vers la place du village.

Sous les peupliers quelques groupes de tambourinaires et de fifrelins accompagnaient dans leurs farandoles les enfants qui tourbillonnaient entre les tables et les tonneaux de vin que le Théophile s'était enfin empressé de sortir pour donner du coeur au ventre qu'il disait le PRONTAZI.

Bien plus tard dans la soirée quand le froid vif commença à piquer les invités, au milieu des lamparos et des braseros qu'on avait allumé, arrivèrent enfin les bergers avec leurs cabris et leurs moutons rôtis, ils venaient de St Grégoire de Leriou. Té, et même du moulin de Montfuron arriva le Jean ce compère de meunier pour donner la main au fournil. La nuit venue, sous les lamparos on commença à s'asseoir à costé des tables à gauche et à droite des parents de la mariée et ceux du Paul aussi té bien sûr. On amenait les cadeaux et le complément du trousseau de la future mariée tout en leur faisant compliment de leur accueil.

- Bon vesprée ! Maître PRONTAZI disait l'abbé jovial et ventripotent en s'avançant vers le meunier, merci pour vos fougasses et vos rétributions à l'Abbaye... Je tacherai de célébrer tôt la messe de cérémonie demain à St Blaise. Ainsi nous pourrons mieux profiter de cette belle journée qui s'annonce.
- Pas de quoy Monsieur l'Abbé, que buvez vous, je vous donne le rosé qui mi fa canta, dit en souriant PRONTAZI, qui connaissait les penchants de l'homme de Dieu pour la bonne chair et son généreux coup de coude pour la boisson des vignes du vallon.

Tout en marchant et discutant l'Abbé, complimenta le meunier sur La Fanette et lui assura qu'elle ferait une bonne épouse pour le Paul.

- On ne voye point ta Fanette qu'ils disaient les gens au futur marié.
- Oh fan ! Répondait le Paul c'est qu'elle est occupée avec sa mère pour les derniers préparatifs de demain

Enfin, quand les sons des fifres et des tambourinaires se perdirent dans la nuit, enfin quand le veilleur du village éteignit le dernier lamparo, chacun et chacune se logea ou il pu, pour ne pas manquer le mariage et le banquet tant attendu du lendemain.

### **Chichourle ! C'est le mariage de la blonde Fanette.**

PRONTAZI dans cette nuit là, aidait de son compère du Moulin de Montfuron, était tout heureux du mariage de sa fille, il enfournait les fougasses, les pains aux noix et ceux aux pignons et à l'ail. Et cette farine de seigle noir qui tarde à cuire.

Vai, Vai, qu'il criait, il faut que tout soit prés au petit jour demain c'est vendredi. C'est le grand jour pour Fanette et son promis.

- Peuchère on n'y arrivera pas.
- La Gatinou, qu'il criait à sa femme apporte moi plus d' oli (huile d'olives) pour les fougasses il faut que ce soit ' La grosse Soupa' pour ces gens qui viennent de loin pour le mariage.
- Tous les gâteaux qu'il préparaient depuis des jours étaient là, étalés partout prés à cuire.

Le four gronda toute la nuit, et au petit matin les deux meuniers sortir de l'échoppe épuisés mais satisfaits de voir que tout était cuit.

Aidés de leurs chars à bras, déjà tous les voisins arrivaient pour prendre les gâteaux et tout les plats pour les monter à travers les venelles jusqu'à la place de l'église. La grande chienne s'agitait et montrait les dents à tout le monde ne comprenant pas cette agitation soudaine et inhabituelle. Effrayé par cette bête noire le meunier du moulin de Montfuron, disait tout haut en regardant la Chienne – Peuchère, heureusement qu'il est à l'attache votre animal, Maître PRONTAZI sinon il m'aurait déjà croqué.



- Mais d'où vient un si grand animal Théophile, il m'en faudrait un comme ça éloigné que je suis au moulin de Montfuron entouré de ces loups qui me veulent du mal à moi dans ce coin reculé.
- Té ! Mon brave, répondit l'autre meunier c'est que j'en soy point grand-chose, d'où qu'elle vient La Grisoue, deux ans déjà qu'un colporteur me l'a échangée contre une miche de pan. Il venait du nord du pays François. Parait il que là bas il y a de grands troupeaux de moutons dans cette région. Défendus par des chiens de bergers comme la Grisoue grande et lourde comme un loup avec un ergot sur le coté bizarre cette bête mais fidèle et intelligente comme un renard.

### **A sept heures des matines de vendredi**

, C'est vendredi le jour du mariage peuchère. La Fanette entourée comme une reine par ses dames d'honneur qui papillonnaient autour d'elle pour rajuster soit la capeline soit les rubans qui ornaient sa tête blonde, pu enfin courir vers sa mère et son père qui la contemplaient avec fieté et ravissement.

- Il est maintenant temps de grimper dans la carriole ma fille lui dit La mère. Monte avec le Théophile, je te suivrai dans l'autre carriole avec tes dames d'honneur.
- Ma fille ton promis se languit de te voir, couvres toi bien, car il fait encore bien si froid.

Entraînée par ses amies ' La belle Demoyelle' s'élança dans le couloir, elle montra tous ses jupons de dentelle en prenant place à coté de PRONTAZI le meunier dans la jolie carriole couverte de fleurs.

Dehors d'autres jeunes gens, jetez des brins de lavandin sur le passage de l'équipage ; Le meunier avait ressorti l'habit de son propre mariage, engoncé sûrement par les kilos qu'il avait accumulé durant toutes ces années à faire le pain, il souriait béa le Théophile.

Fanette, cria t il en relevant son grand chapeau que de monde. La place de St Blaise est pleine de monde.

Vé ! La Pompette monte vite, l'Abbé nous attend et il claqua de la langue pour encourager la jument. Sous les peupliers la foule salua de cris et de tambourinailles l'arrivée de tous les attelages. Massaient sur les marches au dessous du tympan de l'église, les amis et la famille, empêchaient Fanette de voir son promis Le Paul.

:- Est il là au moins celui- ci, j'espère qu'il ne s'est pas enfuit effrayé par l'idée de me marier.

Soudain, rassurée elle vit le Paul fendre la foule et venir vers elle tout souriant. Il lui donna la main en l'aidant à descendre les marches de la carriole si joliment décorée.

- Boudiou ! Qu'il la trouvait belle sa future femme sous son beau chapeau couvert de rubans, et sa robe blanche de mariée.

Pendant que le Paul lui prenait le bras, une haie de gens soudain devenus silencieux, par l'instant solennel, suivit le couple qui gravissait lentement le parvis de la Sainte église

A l'intérieur de la nef un murmure admiratif salua les jeunes gens qui s'avançaient vers l'Abbé qui trônait devant l'hôtel tout décoré de fleurs en la circonstance

Le Paul toujours aussi dégingandé, mal à l'aise roulait de grands yeux tout chiffonnant son chapeau entre ses doigts. Fanette lui jeta rapidement un coup d'œil et remarqua que sa veste semblait trop longue et que le pantalon était trop court. Oh Fan, on lui voit ses chaussettes qui pendent de ses sabots Il faudra que je lui couse un autre pantalon quand on sera marié se dit elle.

Réunis devant le représentant de Dieu, les deux jeunes gens échangèrent leurs promesses et les témoins avancèrent en silence. Après l'échange des anneaux d'or, les jeunes mariés sortirent quelques temps plus tard sous le carillon joyeux des cloches agitées par Benoît le bedeau de l'église St Blaise. Vers 10 heures des matines, la Fanette et le Paul se trouvaient enfin dehors sur le parvis, acclamés par tous les gens de Valençola qui leurs jetaient des fleurs sauvages sur leur passage. Ils purent enfin admirer les nappes blanches immaculées où se rangeaient tous les plats et les desserts que les parents avaient amenés en l'honneur de leur mariage.

La jeune fille regardait attendrie son mari. Oh, ma gatinette, lui susurré le Paul en la couvrant de poutouns( baisers) enfin nous voilà mariés... Les jeunes gens auraient bien voulu se retrouver seuls un instant, mais emportés par une soudaine farandole la Fanette, glissa hors des bras de Paul et fut emportée loin de lui ...

- Peuchère, blonde Fanette laisse le nous, ton nigaud de Paul on va le déniaiser ton escogriffe de mari chantaient en se moquant les dames d'honneur.

Déjà les invités un peu frigorifiés commençaient à taper des sabots sous la table et à trinquer à la santé des mariés. On crevait les bouchons des tonneaux de chêne bien alignés sur la place pour faire jaillir le vin rosé du père Théophile. On se passait les plats d'eachoflo( artichauds) bouillis et les asperges ' Le romarin des lapins' comme disaient les vieux.

D'autres grosses bonnes femmes ornés de grands capéos, que relevait le vent de temps à autre, habillées de tabliers en dentelles servaient « la grosse soupa » de basilic aux enfants qui tendaient les bols en criant.

D'autres gens encore attrapaient des tranches d'agneaux rôtis pour les glisser dans du pain blanc qu'avaient préparé exceptionnellement les meuniers.

- Té vé ! Mon Fernand dit le père Théophile en souriant, voyant le berger du moulin approcher. Tu arrives, bois un coup de rosé,

Oh, que la fête est belle compère Théophile répliqua l'autre.- Té ! Dévista,( aperçoit) La Gatinou qui fait sa fière et qui surveille tout ce qui se passe.

- . Mi fas caga,( Elle m'agace) répondit hilare le meunier.
- Peuchère ! Laisse la, elle marie sa fille répondit le berger.

Enfin, quand le soleil fut tout en haut comme un point accroché sur le clocher de l'église, enfin quand tout le monde pu s'asseoir pour discuter et goûter aux fougasses à l'enchoy du vieil

PRONTAZI, avec un verre de rosé. Les jeunes mariés purent s'esquiver derrière le presbytère poursuivis par les témoins et les dames d'honneur qui chantaient en se moquant d'eux.

Bou Diou ! Que de monde, disait le bon Abbé jovial, en se tournant vers la femme du meunier qui lui servait un plat d'enchoy et d'olives noires écrasées sur du pain avec de l'huile d'olives

: Fan ! Ma bonne Gatienne je vous laisse maintenant, car j'ai toujours mon habit de cérémonie gardez moi en surtout. Je vais me changer et je m'enthousiasme déjà, de vite revenir pour goûter à toutes ces si bonnes choses.

Aux sons des fifres, des chants et des farandoles, la fête s'emballait.

Tout le monde commençait à réclamer les nouveaux mariés pour les honorer et leur donner les cadeaux qu'on leur avait préparés.

- La Gatinou ma femme va donc les chercher, ou sont-ils les mariés. Partis, ce n'est point encore le moment. Boudiou ! C'est qu'ils se font désirer ces deux là.

Toute émue, et rouge de confusion, Gatienne relevant son jupon et s'en alla courir du côté où elle avait vu disparaître le groupe de jeunes gens.

- Gastoun, cria la femme du meunier à un des gardes du village, je cherche les jeunes mariés... Derrière le presbytère qu'il lui fit d'un geste. Ils sont tous là bas, et le garde la vit disparaître empressée qu'elle était, la meunière de retrouver sa Fanette.

Au bout d'un long moment, ne voyant pas revenir sa Gatinou, Théophile tirait d'un côté par les parents qui souhaitent papouner les mariés, s'en alla aux nouvelles, un peu inquiet vers le fond de la place où avait disparu la meunière.

Oh mais qui a-t-il Gatienne, Voyant revenir vers lui sa femme affolée les yeux rougis de pleurs à moitié estourbie. Ma ! Qu'y a-t-il donc, parle ma Gatinou !

- Tuerie, c'est une tuerie ! Dit d'un coup, la meunière dans un souffle. Au presbytère le bon Abbé et assommé il baigne dans son sang, peut être mort.
- Notre Fanette, est choquée dépoitraillée à demi nue, elle a été martyrisée cette pitchounne par des soldats qu'elle a dit.
- La fille des TOURETTES est morte égorgée derrière le presbytère elle aussi sans robe...
- Mère dé Diou, qu'allons nous devenir. Ces brigands ont amené le Paul à demi mort, pour se prémunir contre ceux qui les poursuivraient.

Ne dis rien à personne de tout cela, cours. Retourne là bas, ma Gatinou. Habille notre Fanette et surtout qu'elle ne dise mot de ce qu'on lui a fait. Je vais prévenir les gardes du village dit dans un souffle le meunier.

En arrivant sur la place il cria bien fort - Ana,ana, vite les gardes accourez.

Capéta, arrivez tous les gens de la fête que je vous dise

Des soldats ont fait une tuerie à la chapelle, l'Abbé est estourbi et d'autres jeunes gens sont morts, prévenez vite le juge...

- Que tout le monde voit ; ce qui c'est passé cria en colère le vieux Théophile ; Que d'autres encore courent dans la vallée, là où sont cantonnés ces soldats qu'on nous dit ou qu'ils sont ceux qui ont fait ça. Qu'on puisse les pourfendre ou leur passer la corde de joug. Boudille ! Dis le juge qui avait été prévenu, et qui venait d'arriver sur la place que tous ces gens rentrent chez eux.

- La fête est bien finie avec cette vilaine histoire - Et les gardes ils sont ou ces deux là, crie t il en mordant sa moustache.

Voyons d'abord comment va l'Abbé à t il trépassé celui-ci, et dans le même temps il se dirigea à grands pas vers le presbytère ou c'était passé le drame.

En ôtant son capéo par signe de respect, et accompagné par les gardes et d'autres gens du village très excités d'attraper ces vilains hommes qui avaient osé tué leurs filles, il cria

- Mais les portes du village elles étaient bien fermées au moins ?
- Hé Boudiou ! Monsieur le juge pour sur, mais les soldats déserteurs, ceux là ils sont montés par la Grand rue de la fontaine et la porte Valette et que là bas on peut passer par dessus la muraille sans échelle répondit un des gardes.

Pendant ce temps dans le froid du presbytère, La Gatinou remettait un bonnet sur la tête de sa fille et elle lui glissa à l'oreille, pleurs ma fille mais surtout n'ouvre point la bouche.

Le bon Abbé la Testa( la tête) entourée du voile de la mariée, épongeait son sang ; Il dit en roulant de gros yeux, écoute ta mère Fanette peuchère, j'ai tout vu de ce que les mécréants t'ont fait, mais je n'en soufflerai jamais mot à personne. Je dirai que c'est le secret de la confession.

La porte s'ouvrit et le juge entra la figure défaite.

Boudiou Monsieur l'Abbé, et la Fanette vous êtes encore vivants. On a bien trouvé sur le chemin, la petite Marinette TOURETTES, toute froide, morte comme le bel Armand GERBIERES du village d'Oraison, trucidés par ces mauvaises gens.

Allez ! Dit le juge désignant les blessés, vous autres, aidez les à rentrer chez eux et tous les hommes prenaient des fourches et des fusils ramenez moi ces mauvaises gens, trouvez les pour les tuer sans attendre.

Ainsi, des groupes de paysans et de bergers avides de vengeance coururent chercher des pieux en bois durs de Micocouliers, d'autres déjà avec des fusils attendaient les gardes pour partir.

- Ils étaient six hommes répétait sans cesse le vieil Abbé, ils ont volé le ciboire et d'autres choses ceux qui leur résistaient étaient occis.
- Allons bonnes gens aidez moi à retourner à l'abbaye, tout boiteux, l'Abbé suivi Fanette qui entourée de sa mère La Gatienne, et d'autres vieilles du village qui l'avait emmitouflée dans une couverture.
- Fan de chichourlo ! Petiote, priait la vieille Rose tu as échappé au pire.
- .Penses à l'avenir ma fille lui disait doucement La meunière n'écoute point ce que dit la Rose.

Fanette choquée dans une averse de larmes s'évanouit en atteignant l'échoppe du meunier.

Toutes les femmes la portèrent dans la chambre et s'assirent à coté en veillant sur elle.

Peuchère! effondré qu'il était le Théophile, après tout ce qu'il avait vu. Le mariage de sa Fanette avait tourné en tuerie, sa fille même, torturée et violentée.

Maintenant assis devant la porte du fournil, il voyait s'agiter des hommes devant lui, ils lui parlaient en passant mais lui ne voyait rien, n'entendait rien.

Une grande ombre s'avança devant lui.

- Théophile ce n'est que moi ton ami Fernand le berger. Que fais tu, regarde tout le monde est en émoi et toi tu restes là sans rien faire.

- Le Fernand répondit Théophile, j'ai la grosse colère qui monte en moi, malgré les hommes qui tournent et qui virent, cela ne m'empêche pas de penser.

Celui qui a fait ça à ma Fanette et aux autres aussi. Il ne le sait pas, mais il est déjà mort.

PRONTAZI d'un bond se releva, et sans plus un mot il détacha la pauvre Pompette.

Grommelant des menaces, il s'enfonça dans le fournil, pendant que le berger le regardait faire sans rien dire.

Le meunier ressortit soudain avec son vieux fusil et la Grisoue la grande bête noire.

- Maître meunier que voye, qué fas, ou vas tu comme ça.
  - Tu vois berger chez nous en Italie, d'où je viens. Quand on fait ce genre de choses à ma famille, on se venge.
- Tu crois encore pouvoir les rattraper, ces autres Gens sont partis depuis bien longtemps. Tu crois pouvoir seul, les pourchasser vers les routes de Gréoux (Faites moi plaisir Gréou) de Digne, et celle de Riez. Les autres hommes seront les retrouver avant toi. Que veux tu faire mon vieil ami, la nuit et le froid tombent, bientôt tu n'y verras plus guère, ou vas tu les chercher....
- Berger pendant que tous les autres parlaient s'excitaient et que nos femmes pleuraient. Moi, le meunier PRONTAZI, j'ai pris la veste qu'un vaurien a laissé au presbytère... Et maintenant avec la Grisoue pendant que les autres chercheront dans toutes les directions. Moi, je saurai où ils vont trouver refuge, et là on verra si on peut mettre à mal le mariage de ma Fanette la fille du Maître du pain..
- Boudiou, Théophile si tu es décidé va, Châtie les.

La femme de PRONTAZI qui avait apporté un sac de provisions et des couvertures à son homme commença à lui dire.

- Le père de Paul est parti avec les hommes qui sont sur Manosque, que faut-il dire, si tu t'en vas tout seul ?
- Ha, mi fas... C'est de ma fille qu'il s'agit répondit le meunier.
- Va, mon Théophile et surtout trouves les avant les autres et ne les ramène surtout pas vivants ces assassins lui susurra la meunière, tu sais pourquoi lui dit elle tout bas.

Dans la nuit on vit partir le PRONTAZI, tirant la pompette par les rênes et Grisoue qui courait déjà devant.

Mon ami, retrouves vite aussi le mari de ta Fanette, ou non il vont nous le tuer, cria sa femme en lui faisant des signes.

- Bell' Dames ! Il se faisait une si grand joie du mariage de sa fille, le Théophile et maintenant aperçois cet homme qui s'en va seul dans la nuit.
  - Encore que, reprit le berger, ta fille elle a perdu son mari mais elle est vivante.
  - Peuchère, hoqueta la Gatienne vivante comme tu le dis mon Fernand... Té, je rentre à ma maison

- A la revista, le Berger, je dois voir ma petite et elle ferma la porte en pleurant.

A bientôt Gatiene la meunière, je vais chercher de mon côté moi aussi, quelle triste fin de journée pour un si beau mariage répondit le Fernand.

**Bell's Demoyelles ne soyez point trop marri, Théophile,**

**Il le ramènera surement ce grand escogriffe de Paul le mari de Fanette. Mais qué voy, vous pensez surtout à la Fanette dans sa chambre, vous avez raison toute seule, peuchère avec son secret**

Té ! La Vengeance du meunier :

En se couvrant de son manteau en peau de mouton, après avoir franchi le ruisseau de Notre Dame, il marchait sur le plateau de Valençola sous une petite averse, le vieil sentait le goût du sel dans sa bouche, il savait lui que ce n'était pas de la pluie qu'il goûtait.

- Fan ! Grisou tu vas me les trouver ces gens et après je me vengerai
- Vai, Vai, cherche la piste.

Il regarda Grisou bondir vers l'Ouest et la route de Digne bien ma chienne. Ana, ana, Pompette.

Les routes du Sud, sont toutes occupées par nos amis.

Vers le Nord Ouest il ne reste que Digne, ils essaieront de passer en Italie tout proche ainsi ils pourront franchir la Durance, vers Oraison et monter encore plus haut, grommelait en colère le Théophile en caressant l'encolure de Pompette

Il marchait à grand pas à travers les champs arides, longeant le plateau. Je les rattraperai vers le Grand Logisson. Les montagnes et la neige nous attendent et ce ne sera pas si facile de marcher, mais j'ai la jument qui m'aidera pensait il.

Plus tard, bien plus tard encore forçant le pas en direction du village de Logisson. Théophile s'ouvrit un chemin à travers d'autres vallons

- La Pompette grignote donc un peu d'herbe cela te donnera de la force pour le reste du chemin. En s'approchant bien plus haut de la rivière la Durance, il réfléchissait encore et toujours au meilleur moyen de ramener Le Paul son beau fils sans qu'il soit blessé ni tué comme avait dit La Gatinou.
- Il faudrait se dit il, que je leur tende un piège à ces coquins sur le pont de Lasse, vers la Bégude. Il se tourna vers la chienne qui attendait assise.
- Cherche ma Grisou continue, et la chienne renifla l'odeur de la veste qu'il lui tendait et reprit la trace.
  - Oh Fan, se prit il à dire tout haut dans la nuit, le groupe des six hommes doivent avoir trois ou quatre heures d'avance sur moi, 5 lieues doivent nous séparer (Fan, 1 lieue : 4

Kms) Mais ils ne connaissent pas la région les bougres, j'arriverai sûrement à les attraper, avant Digne foi de meunier.

Il s'était donné au petit matin un peu de repos allongé près d'un vieil arbre abattu, il sentait le froid le tenailler sous son grand chapeau, recouvert de sa peau de mouton. Le soleil avait du mal à percer la brume, mais en se levant, il regarda au loin les montagnes de Digne couvertes de neige. En se penchant sur sa besace il pris une tranche de pain et glissa des olives noires et des anchois.

Il se frotta les mains et tapa ses sabots, pas de feu ce matin dit il à la Grisoue comme si elle comprenait que cela pouvait alerter les mécréants.

Soudain la chienne inquiète et grognant se tourna vers la vallée derrière eux

- Ah ! Toi aussi tu l'entends ce loup qui nous a suivit depuis toute la nuit. Laisse le, il renifle la Pompette, mais il ne s'approchera pas de nous pour l'instant.

Bien loing - Dans la maison du pan à Valensole

Pendant les jours qui suivirent, peuchère au village de Valensole que devenez cette pitchoun de Fanette. Elle ne quittait plus la chambre depuis le terrible drame. Je vous le dis, oh fan.

- Qué fas, demandez inquiets les voisins est- elle morte, Qu'on ne la voit point la Fanette.
- Que nenni, répondez toujours La Gatinou la mère c'est qu'elle a tant de pleurs pour son mari que ces mauvaises gens ont amené, et aussi pour ceux qui sont morts pour la défendre.

Le juge était venu, pour savoir comment c'était passé le drame, mais le bon Abbé était intervenu pour qu'on ne la dérange plus et qu'elle puisse faire le deuil de son beau mariage.

- L'homme d'église allait voir la mère et la fille aux matines tous les jours en prodiguant ses conseils et leur assurant que personne à part lui n'était au courant de la chose.
  - Peuchère les seuls qui auraient pu parler c'était la fille des TOURETTES et le bel Armand ils sont morts maintenant, rassurait l'homme de Cluny
  - Et le Paul, s'inquiétait Fanette en se tordant les doigts. As t il vu, ce qu'ils m'ont fait.
  - Boudille, ma fille clama l'Abbé il était dehors en train de se battre avec ces fripouilles de soldats, et après ils l'ont emmené pour éviter qu'on ne les suivent.
  - Alors, tu essaies d'oublier ma Gatinette, il n'est pas encore temps de s'inquiéter lui dit gentiment Gatiene.

Ainsi peu à peu le bourg de Valensole reprenait vie, bien sûr on enterra avec grands pleurs les deux jeunes gens, parmi les coquelicots du cimetière du vallon, Bien sûr la place des peupliers juste en face de St Blaise n' eut plus son charme d'avant.

Trois jours c'étaient passés depuis que PRONTAZI et sa chienne avait entamé la poursuite du groupe de déserteurs. Sur les berges de la Durance, la Grisoue reniflait la truffe à l'air vers la Bégude

- Té ! Je crois qu'on les tient enfin, il se retourna tentant quand même de situer le loup enragé qui les suivait toujours. Inquiet de voir la Pompette renâcler et frémir des naseaux.
- Tout doux les bêtes, j'aperçois le pont de Lasse, il faudra être prudent.

A couvert il lorgnait vers la rive d'en face, et le pont qui allait vers Digne. Bizarre que l'on voyait point les gardes qui surveillent le passage sur la Durance.

Pas de feu dans la tour de guet par un si grand froid, soyons attentif. Il descendit prudemment le vallon à travers la garrigue et attacha Pompette près de l'eau.

La chienne le suivait dressant les oreilles, elle se mit encore à grogner quand vers 9 heures des matinales sans le moindre bruit il mirent le pied sur le pont de Lasse.

**Ne soy point trop effrayée ma mie demoyelle !**

**Mais laissé moy, donc vous conter comment le bon meunier Théophile et la Grisoue ont fait pour aganter( attraper) ces vilains coquins.**

Courbé avançant à petit pas, il reconnut un corps allongé près de la barrière qui barrait le pont, sûrement un garde estourbi par ces méchants hommes pensa t il.

Arrivé au pied de l'escalier de la tour de guet il entendit un vilain patois de Marseille, des gens se chamaillaient en haut. Il avait retenue sa grande chienne tant qu'il n'était pas sûr de ce qu'il allait trouver. Certain à ce moment là, que l'autre garde devait aussi être froid que l'autre, il lâcha la Grisoue qui bondit sans bruit dans la tour. Quelques instants plus tard il perçut des cris et un coup d'arme à feu, inquiet pour sa bête, il grimpa lui aussi dans la tour il croisa un homme habillé en soldat faisant volte face, il sut que l'homme était pour lui et qu'il pouvait enfin assouvir sa vengeance.

Déjà l'homme bondissait vers l'extrémité du pont. Théophile malgré son âge le poursuivait tant bien que mal, arrivé en haut du vallon, il vit une chose surprenante. Le loup qui les suivait depuis trois jours sûrement attirés par l'odeur des gardes morts, avait sauté sur les épaules du déserteur et l'avait saisi à la gorge. il fût certain que le loup avait fait sa besogne.

Il constata en remontant dans les escaliers de la Tour que l'autre soldat était allongé lui aussi occis par sa fidèle Grisoue. Viens ma bonne chienne trouvons les autres et qu'on en finisse de cette tuerie. Plus que quatre à rechercher, j'espère que Le Paul est toujours vivant pensa t il.

Entouré de flocons de neige qui voletaient autour de lui, il plissa les yeux et il abaissa son capéo, tout en marchant dans la neige il retourna chercher Pompette qu'il entraîna vers Digne.

Le chemin qui menait à la ville suivait la Durance il était tortueux et tout encombré de neige..



Vai ! Je vais monter sur mon cheval j'aurai moins de mal à les rattraper ces vauriens, ainsi pensait lou vieil meunier.

.Il se retourna une dernière fois vers le pont en remerciant la garamando( coquin) de loup qui avait lavé dans le sang l'honneur des PRONTAZI.

- Té, regardez Demoyelles et dames
- Enfin ils les voyait enfin le Théophile, cachait qu'il était sur le haut de la colline couvert de sa peau de mouton, trois longs jours encore qu'il lui avait fallu pour les rattraper.
- Comme on dit : Les lapins courent toujours plus vite que le loup, car leur vie en dépend.
- Ils pensent sûrement avoir échappé à leurs poursuivants songea t il. Fan, vont avoir la grosse surprise. Il continua à les observer pendant que la neige enveloppait le paysage. Le meunier reconnu parmi eux, Le Paul attaché les bras dans le dos il trébuchait à chaque pas avec ses sabots.
- Cré Diou il était temps que j'arrive, le froid l'aurait bientôt tué.

Pendant qu'il réfléchissait au meilleur plan pour éviter à son Beau fils d'être blessé, il vit soudain un des hommes s'écarter du groupe pour s'approcher de la rive de la durance pour boire.

Pendant ce temps les autres déserteurs disparurent derrière un détour du chemin tout en continuant à se moquer du prisonnier. C'est le bon moment pour nous, il se retourna et remarqua que la Grisoue fixait intensément l'homme qui remontait maintenant vers le chemin.- Va, lui dit-il, je m'occupe des autres. D'un signe qu'il fit à la chienne, celle ci comprit qu'elle devait attaquer. Filant sans bruit dans la neige, elle sauta sur l'homme qui ne comprit pas ce qui lui tombait dessus, il n'émit même pas un cri quand il tomba. D'un bond PRONTAZI se mit en selle sur Pompette, le bruit des sabots étaient étouffés par la neige.Il arriva au galop vers les trois soldats. Fracassant la tête du premier qui s'était soudain retourné alerté par le bruit,PRONTAZI tira dans le même temps avec son fusil sur l'autre qui brandissait un sabre. Le dernier effrayé par la chienne qui avançait vers lui en montrant les dents, il alla effrayé, se noyer dans la Durance.

PRONTAZI s'avançant vers Le Paul encore trop abasourdi de ce qu'il venait de voir.

Il dit - C'est fini, bien fini. Tu es libre Paul.

- Oh,fan, Maître meunier je vous ai vu arriver croyant que c'était le diable. Et je vous voit maintenant comme St Blaise celui qui nous sauva à l'époque de la peste.

Le bon meunier, tout souriant lui dit

- Grand Couillu, monte vite sur Pompette et rentrons... Ta femme t'attend plus inquiète pour toi que pour le vieux PRONTAZI.

**Qué fas ! Je vois naitre une goutte de larmes sur vos jolis yeux gentes Demoyelle.**

Fan, Canta,( chantez) Ils reviennent sur le dos de la Pompette leur honneur est sauf.

Qu'elle sera heureuse cette Gatinette de Fanette de voir son Paul, malgré ce qu'elle a subit la pauvre.

De cassis en valadouns, de camins en camins, à travers les prés, ils s'en retournaient chez eux au bourg.

Té ! En passant près du mas Andrieu ils reconnurent le Papé qui leur faisait signe.

Meunier, alors tu les as trouvé ces méchants hommes. Commença à dire le vieux Papé.

C'est qu'ici dans les vallons on en parle toujours de cette vilaine histoire du mariage de la Fanette à Valensole.

Même, qu'ils sont bien tous morts, répondit le PRONTAZI

Buvez vous du doux rosé, répondit l'homme du mas, en regardant les deux autres hommes.

Ana, Papé... Mais après il faut se dépêcher de rentrer, on nous attend au village montrant du doigt le Paul qui commençait à faire grise mine.

Le vieil homme seul depuis des années, les fit entrer dans la cuisine, avec sa canne il chassa d'un geste les poules et les canards qui campaient sur la table.

Fan ! Le Paul bredouilla l'homme du mas en sortant un pichet et trois bols en bois. Ta femme a eut de la chance, regardes Marinette et le bel Armand eux ils sont tous occis

Boudiou Papé, on y va, on y va, cria PRONTAZI en lâchant son verre, voyant la conversation prendre un tour qu'il n'avait pas prévu.

A la revisto ! Père Mathieu et Théophile poussa par les épaules son beau fils vers la porto, soulagé de quitter le vieux bonhomme trop bavard.

En remontant sur la jument, moins niais qu'on le croyait Le Paul demanda –

Dites Maître PRONTAZI et pourquoi que la Fanette elle n'a rien eut elle ? Alors que les autres ils sont morts.

- Bé ! Que veux tu que je te dise, c'est le doigt de Diou. Elle a eu de la chance comme dit le papé.

Il leur fallu bien du temps encore, pour revenir par ces jours et ces nuits froides, Grisoue ouvrant le camin. Théophile parla à Paul de ce le loup enragé qui avait sauté à la gorge du mécréant, mais il n'aperçurent point l'animal qui l'avait suivi à l'aller. Aucun des deux hommes ne parla jusqu'au Vallon de Notre Dame, enfin ils aperçurent l'église de St Blaise qui dominait Valensole.

Quand la nouvelle se répandit dans le vallon, le Théophile et le Paul montaient déjà dans la rue des remparts et encore dans la rue de la fontaine de SEGOUD avec la Pompette.

Cré dé Diou, comme disait la vieille Rose qui se dépêchait vers la maison du pain, en agitant sa canne. Je n'ai pas vu autant de gens devant l'échoppe du meunier depuis la famine de 1750.

Tout le long pendant qu'ils grimpaient avec Pompette vers la boulangerie, des femmes sortaient sur le pas de leur porto et les suivaient sans un mot avec leurs balais et leurs bonnets de tissu. Ils emboîtaient, tous et toutes le pas à ce drôle d'équipage. Ces deux hommes sur l'échine du chivau.

Déjà, devant la porto du meunier promptement prévenus l'Abbé de Cluny, le juge de paix et d'autres encore, les métayers, journaliers, paysans qui avaient accouru en hâte en apprenant la nouvelle de leur retour. Ils se massaient maintenant tendant l'oreille...

Quand enfin la jument arriva devant tous ces gens, les deux hommes fourbus purent enfin descendre.

- Un cri fusa dans la foule. Alors, aganta les mécréants, PRONTAZI cria un homme dans la foule..
- Prévenez les tous, dites leur que cette racaille est toute froide et morte. Pas une de ces fripouilles n'en a réchappée ainsi parla le meunier. Des cris de joie saluèrent la nouvelle.

Brusquement le porto du fournil s'ouvrit et la mère, la Gatinou apparut frottant ses yeux mouillés contre son tablier relevé tout contre sa figure.

Les seuls mots qui lui vinrent à la bouche furent.

- Vous voilà enfin vous deux, fan, Le Paul tu es vivant. Cours au fond de la chambrette la Fanette t'attend depuis si longtemps.
- Et toi le meunier, elle regarda son mari, et elle montra le pétrin : Vé ! Le pain il t'attend. Fini les escapades... Et vous tous les autres, elle regardait devant elle. Fan dé Diou ! N'avers pas assez de travail. Même le juge et l'Abbé n'eurent point à redire.
- A la revisto ! Cria t elle et la porte se referma derrière la meunière le Paul et sou mari

## **Voyé ! Voyé! Bell's Dames di Provenço.**

Raclant des sabots la foule se dispersa peu à peu dans les venelles, comme vous, bien sûr elle aurait aimé voir sortir la blonde Fanette.

Que Nenni douce Dam's. Ne soyé pas trop impatiente il vous faudra encore attendre... Avant de la revoir cette Gatinette

Demoyelle ! N'êtes vous pas tant pas si curieuse de savoir ce que le Paul a pu lui dire à sa Femme. Quand tous deux enfin seuls, ils se sont retrouvés au fond de la chambrette tout en haut des remparts.

Ne dit on pas que le vieil Andrieu le muletier aurait vu briller la chandelle toute la nuit par la petite lucarne de la boulangerie. Il aurait entendu la fille du meunier se lamenter comme une âme perdue le soir ou est revenu le Paul.

Mais en ces temps là, on ne parlait point trop de ces choses, chez ces gens là.

Té ! Je vous le dis quand même. Le lendemain du retour du Paul on entendit déjà à 4 heures des matines le meunier montrer au Beau Fils le Paul, la cuisson du pan et toutes les autre choses, de ce qu'ils font eux les Maîtres du pan dans leur fournil.

Fan ! Des matines au coucher les PRONTAZI étaient au pétrin, jamais coquin de sort plus jamais on aperçut le vieux Théophile discuter comme avant avec Fernand le berger au pied de la muraille avec un verre de rosé di Provenço. Ce temps là était bien fini.

Pour sûr, ils furent bien si froids les jours et les nuits en cet hiver de 1782 sur le plateau de Valençola, pour sûr les gens demandaient parfois des nouvelles de la petite Fanette peuchère et du Paul le mari.

- Chichoune ! Mère Rose répondait La Gatinou à la vieille commère c'est qu'elle a un mari maintenant ma fille et il faut bien s'en occuper.

Pour sûr on pouvait bien distinguer la fille du meunier par la porte entrebâillée de la boutique. Mais, foi de berger votre serviteur, on ne la revit jamais plus sortir.

### **Ca c'est sûr gente Demoyelle di Provenço.**

**Au logis du boulanger chez Maître PRONTAZI, on n'entendit plus canto le boulanger, ni aussi les rires d'avant de la Fanette tout cela s'en était allé avec le Mistral du mois de novembre.**

La nuit sous les grosses poutres du toit de la boulangerie, allongées côte à côte sous la couverture en poils de chèvre le meunier et sa femme à la lueur du foyer du four se parlaient à voix basse.

- Diou, chuchota la meunière, Théophile dit moi ce qui se passe dans ta maison.
- je la voye bien, notre Beau Fils Paul fait la testa de jour sans pan, Il n'ouvrit point la bouche de la journée sauf pour me répondre. Oui, Mère Gatinou, - Non Mère Gatinou ! Mé qué mi fas cet ome.
- Et toi mon vieil compère toi si gai avant tout cela ?
- Chut ! La mère ne comprend tu donc point... Ecoute bien, ta fille qui se lamente. Ecoute, ils sont juste à coté et tu n'entend aucun bruit. Sauf peut être des murmures ce n'est point humain pour des jeunes mariés. Rappelle toi, ma mie comme nous étions à leur age.
- Tu m'ennuie répondit Gatiene en minaudant. Tu crois continua t elle qu'il sait le Paul pour Fanette.
- Je n'en crois rien, personne n'en parle plus au village de ce qui c'est passé répondit, Le Théophile.
- Dormons, il est temps si je veux servir la fournée des matines.

Dehors entre deux bourrasques le sonneur entama sa litanie. 'Dormez bonnes gens, il est 2 heures de la nuit' 'Tout est calme'

Son cri emporté par le Mistral se perdit dans la nuit froide, vers la rue de la fontaine.

Un matin qu'en vint décembre, à la pointe du jour devant la boutique des PRONTAZI, on aperçu Le Paul qui attelait hâtivement la jument. Pendant que le village dormait encore. Paul s'empressa à travers les ruelles et la porto Sainte Catherine, il descendait vers le village et la ferme de ses parents à Gréou...(x)

Bé ! Coquin de sort qu'il se dit le Fernand qui sortait de la bergerie, et qui avait reconnu sur la route le mari de Fanette, ou qu'il va si vite et de si bonnes matines. Le suivant du regard, ma foy il pensa que ce n'était point ses affaires, vérifie les bêtes, Fadoli... Ana ! Ana ! Le chien.

Comme avaitremarqué le berger, Le Paul s'en allait à bride abattue vers la ferme des VILLEVIEILLE.

Deux lieux plus loin, le hennissement de Pompette, l'écume encore soufflant aux naseaux fit sortir de la ferme, la Monette la mère.

- Mon Paul je suis fort heureuse de te voir venir de si bonne mâtime.
- Fan ! Ma mère ou qu'il est le père, répondit son fils pour toute réponse. Il faut que je lui parle sur l'instant, je reviendrai vous faire des papoues plus tard comme tout bon fils.
- Si c'est une si grande affaire il est à l'étable pour faire vèler la Rousse notre vache.

Sans s'arrêter de parler, il sauta à terre, et il se dirigea vers l'autre bâtisse du corps de ferme. Il arriva au fond de l'étable, il reconnu l'Emile agenouillé près de la vache.

L'autre entendit les bruits de pas et se retourna brusquement.

- Qué fas ici, à cette heure mon Paul, cria le paysan, né point au fournil avec le Théophile. Continua t il à dire sans sourciller

Dans un souffle le Paul répliqua, parlons d'abord le père et après on verra.

Voyant que son fils d'habitude si calme et même plus tôt endormi commençait à montrer des signes d'énervements, l'Emile se douta que quelque chose d'important devait le tourmenter.

- Qué passa, il s'essuya les mains tout en se relevant.
  - Parle... Reprit le paysan, prends un tabouret et raconte moi tout mon fils. Et Paul raconta, raconta... Bien plus tard. Té ! Sur les dix heures des matinales enfin calmé, le Paul sortit de l'étable. Il alla bien sûr pouponner sa Monette la mère. Celle ci toute heureuse de serrer dans ses bras son grand escogriffe de fils ne lui posa aucune question.

Et la carriole tirait par la Pompette reprit le chemin de Valençola.

A la ferme des VILLEVIEILLE, La Rousse vèla bien tard dans l'après midi, pendant que l'Emile remontait le seau du puit pour se laver, la mère l'interpella - Oh vieil qu'est ce qu'il te voulait le Paul...

- Fan ! Des choses d'hommes. Ma femme moins tu en sauras mieux tu te porteras. Et l'Emile remit ses sabots et il se dirigea vers le pressoir à huile sans rien ajouter.
- Bien contrit( contrarié) bell's Dames n'est ce point...
- Mé qué fas ce Paul, qui vient de si loin pour faire une partito de blago( parler) avec le père au fond de l'étable et de si bonnes matines. Chichourle ! Des choses d'homme qu'il avait dit VILLEVIEILLE.
- Té, je vous le dis que moi aussi j'en suis tout retourné, de ces mystères entre le père et le fils.

Vé ! Pendant ce temps là, au bourg dans la boutique du pan.

- PRONTAZI il faut savoir ce qui se passe ! Parle lui toi au Paul, qu'elle insistait La meunière, La Gatinou
- 
- Lou vieil meunier fort embêté de tout ce qui se passait lui dit. Bé c'est le genre de choses qu'on parle entre femmes. Et toi la Gatiennne tu as discuté avec la Fanette elle doit savoir elle. Boudiou ! Elle veut rien dire ta fille et quand j'insiste, vé elle se met à pleurer.

Plus tard le couple entendit l'attelage qui revenait de Gréseux

- Fan, c'est d'accord ma femme je vais lui parler, à l'autre.
- PRONTAZI, enleva sa chemise et s'essuya ses mains pleines de farine.

La porte s'ouvrit, et le Paul souriant apparut... - Bonnes matines ! Père et mère PRONTAZI, je suis revenu et il commença à se diriger vers le fond, là où était le pétrin.

- Oh, té pitchoun, prends donc un banc assis toi.
- Boit un verre de rosé pendant que Gatiennne reste avec ton épouse, dit en souriant Théophile. Un peu étonné, Paul se tourna et demanda, I' y a un problème ?

Prends un verre reprit le meunier.

- Il insista tu vois ' Pitchoun ' Je ne sais pas grand-chose au fond de mon fournil de Valençola, mais je peux comprendre beaucoup de choses. Alors dis moi ce qui se passe dans notre chez nous.

PRONTAZI se leva et commença à verser le rosé du mariage. Avec un moment d'hésitation Le Beau Fils les yeux baissés lui répondit, vous m'avez reçu chez vous, vous m'avez appris le métier du pan, et de tout cela, je vous remercie père PRONTAZI. Continue, continue, le Paul dit tout bas le meunier, quoi d'autre. Maître meunier c'est que vous êtes grand père à cette heure, continua l'autre. Fan de Chichourle ! J'appelle la Gatiennne dit en se relevant lou vieil. Ca c'est une très bonne nouvelle !

Alors pourquoi le Paul tu nous fais cette tête des mauvais jours continua encore PRONTAZI.

- C'est que Maître, j'en suis parti ce matin même en parler à l'Emile de cette affaire là.

- Impatientes que vous êtes Demoyelles à tout savoir. Alors fan, je continue si vous me poussez à tout vous dire.

- Mais de quelle affaire parles tu mon bon Paul, reprit Théophile voir naître, ou nistoun un bébé, c'est normal pour de jeunes mariés.

Pour cela Maître j'ai rien à dire. Mais faut il aussi que le bon balai soit dans le bon placard à balai, répondit le Paul.

- Mon petit, dis les choses comme il faut les dire, interrogea l'autre homme.
- Depuis que je suis revenu, je n'ai jamais approché la Fanette de son couché.
- Si on ne fait pas de poutouns « COMMENT » On peut faire un pitchoun ? Dites moi Maître, vous qui pouvez comprendre beaucoup de choses dit il ironiquement.

Choqué, le meunier gratta sa tête sous son cacan et il laissa tomber simplement, pour sûr y a un problème. Appelons les femmes il faut résoudre une bonne fois cette affaire.

- Holà ! Gatiennne cria à travers la porte le PRONTAZI, dit à Fanette de venir ici. Il faut qu'on parle. La porte s'entrebâilla et la Fanette et la Gatinou arrivèrent en silence.
- Ma fille dit gentiment le meunier, tu as annoncé à ton mari la nouvelle mais lui, il ne t'a jamais touché pourquoi ?
- Ha ! Vous ne comprenez rien vous les hommes clama la Gatinou, le pitchoun qui arrive, il n'est pas du Paul voilà c'est dit !

Les deux hommes se regardèrent et ils comprirent que La Fanette portait l'enfant d'un de ces mécréants de soldats.

- C'est pour cela que la Fanette elle n'a pas voulu que son mari l'approche peuchère, dit doucement sa mère.
- Comme cela il sait maintenant le Paul que l'enfant n'est pas de lui au moins.
- Bon ! Reprit PRONTAZI toujours aussi embêté, maintenant que tout est clair, que veux tu faire le Paul, partir...Retourner dans ta ferme ou rester ici avec nous et ta femme ?
- Bé ! Répondit le Paul j'en ai parlé avec l'Emile mon père ! Qu'il a dit comme ça, si tu l'aimes ta Fanette. Fan ! Tu prendras le petit avec le trousseau qui sait que ce n'est point le tien à part toi et ta femme.
- Boudille ! Cria Gatinou d'un coup soulagée, alors tu restes.

Le fils des VILLEVIEILLE hocha la tête , bé voué, d'accord, mais dites à votre fille mère Gatinou que je ne veux plus dormir sur une chaise comme avant.

- Si elle ne veut pas de toi au lit La Fanette dit en s'esclaffant la vieille, on te fera une place entre PRONTAZI et moi et elle montra le grabat devant la cheminée.  
La Fanette toute émue se jeta dans les bras de son mari tout amoureuse de lui.
- Viens mon marié que je te fasse des poutouns, et elle l'entraîna dans leur chambre.
- Boudiou ! Gatiennne donne moi, ouin lesco( morceau) de pain, moi les émotions cela me donne faim dit le meunier en s'essuyant une larme sur la joue. Il faut se remettre au travail et sans attendre il enfila sa chemise.

Soudain il se mit à chanter ' Dans un beau lit blanc grée de dentelles le bon vin... M'endort ' ...  
L'amour me réveille encore...

- Chut ! Fadoli que tu es, lui dit sa femme en remuant la soupa à la courge, tu vois pas que les pitchouns ont besoin d'autre chose que de vin et des chants.

En haussant les épaules le Théophile le visage éclairé par le foyer du four tout souriant, il enfourna la pâte à pan.

Que la vie, elle a repris chez le meunier. Le Maître du pain, PRONTAZI.

Té ! Un matin du mi décembre en cette fin de l'an 1782, pendant que le Mistral soufflé et que les flocons virevoltaient au dessus des remparts de Valensole, on vit la porte du fournil s'ouvrir et Fanette apparaître

Boudiou ! Qu'elle était belle, couverte de son joli cacan de dentelle et de son manteau de drap avec au bras son paniero de fougasses, elle se dirigeait vers Sainte Blaise chez le bon Abbé

La vieille Rose en haut de la ruelle qui observait tout derrière son carreau.Elle se dit coquin de sort, mais c'est t'y pas La Fanette, et elle ouvrit le venteau et cria bien fort.

- Fanette c'est toi ? Que tu est belle ma Gatinette depuis que je t'ai point vu, et c'est que tu ressemble moins à un « stockafisch » ( Harengs)
- Boudiou, tu a bien grossit depuis ton mariage. Que fais tu de si bonnes matines dans les ruelles du Bourg avec ce froid et cette neige.

Relevant la tête la 'Bell' Dame souria et répliqua - Fan mère Rose c'est que je vais porter des fougasses, on est deux maintenant à les porter.

- Té ! Pour sûr tu as un mari souffla l'autre vieille en haut de sa lucarne, et qui n'avait rien compris.

- Que nenni, ma bonne Rose y a oun nistoun qu'elle répondit La Fanette toute fière en montrant le dessous de son manteau.
- Peuchère ! C'est le meunier PRONTAZI qui doit être tout fier, je vois que le Paul celui la ne fait pas que le métier du pain, ricana la bonne Rose.
- A la revisto ! Fanette il fait un si grand froid et elle referma son vasistas.

- Demoyelle d'Aix en Provenço, vous qui venez toujours quand les coquelicots fleurissent sur le Plateau des champs de Lavande.

Voyez ! Mon village de Valensole sous la neige. Té que c'est blanc partout dans les rues et sur les toits et tout en haut dans la brume le clocher de Saint Blaise. Ecoute, écoute ce qui effraie mes cabréas dans la bergerie c'est peut être le cri de la garamando( la bête), le loup dans les vallons.

Ne soyez point trop effrayée ma mie. Il y a pire que le loup il a y la bête l'homme qui vole et qui tue même s'il n'a point faim.

Té, que c'est Noel chez les PRONTAZI

Boudiou ! Qu'il a travaillé tard jusqu'aux vesprées, peuchère le meunier, pour faire ses desserts de Noël.

Oh, ces belles couronnes ornées de sucre et de lavandin, et cette odeur d'huile d'amande douce. Fan de chichourle, et cette pompe à l'huile d'olives avec de la cassonade. Mais qu'apercevons nous ma Belle... Dans la pièce du fournil près de la cheminée la grande table avec les trois chandeliers et les trois nappes pour les anges et le gros soupa, des escargots, la muge aux olives...

- Oh ! Le Paul qu'il cria, le Théophile installe les VILLEVIEILLE, tes parents près de nous les vieux. Et toi la Fanette aide donc la Gatinou au lieu de bader ton mari.
- L'Emile, boit avec moi pour le pitchoun qui arrive. Et toi ! Fernand le berger occupe toi de découper le cabri. Enfin assis tous heureux, ils commencèrent le gros soupa de Noël
- Bien plus tard encore. Quand lou trignoun( carillon) du clocher commença à trigouner ils s'en allèrent sous les flocons retrouver les autres gens du bourg à l'église Saint Blaise.
- Fan, qu'il lui dit à sa Gatinou le meunier, n'oublie pas de laisser la troisième nappe pour les anges.
- allé mou vieil s'exclama la meunière arrive, regardes les jeunes mariés qui se font des poutouns, ils nous attendent déjà dehors. Et le petit groupe s'en alla.
- Valensole s'endormit sous la neige.



Les mois de janvier et les autres se passèrent. Té vé, regardez le Fernand enfermé dans sa bergerie avec ses chèvres.

- Il fait bien trop froid pour aller voir les PRONTAZI, trop de neige aussi qu'il se disait.
- Et puis avec ces soldats qui traînent et ces loups qui rodent je ne peux pas laisser la bergerie sans surveillance, bien que le meunier lui ait apporté un chiot de la portée de la Grisoue. J'attendrai encore avant de monter au bourg.

Pendant ce temps au fournil Le Paul avait profité des longs mois de l'hiver pour fabriquer un bris, un Berceau pour le bébé qu'il disait le bon Paul.

Té, c'est que ma fille est aussi grosse que moi, riait Théophile le meunier. Fais un grand berceau, celui-ci il va être grand comme un cheval ! Quand il va naître. Ha, Ha. Enfin, pensait Fanette vivement que les troupes de soldats s'en aillent, encore traumatisée qu'elle était peuchère la pitchoune, par le drame de son mariage. Ne sort pas en dehors des remparts ma fille lui rappelait sa mère pour la rassurer, ici il ne t'arrivera plus rien.

- Bé, je vous le dit Demoyelle, les amandiers sont en fleurs, les coquelicots fleurissent.
- Mais, J'ai beau guetter depuis le haut de mon vallon, je ne vois point votre carrosse sur le chemin qui monte à Valensole. Déjà m'avez-vous oublié ?

**Avec les beaux jours revenus déjà sur la route les colonnes de soldats redescendaient vers Manosque, petit à petit le Plateau de Valençola se vidait. D'ailleurs voyez vous-même, Fernand ressortait ses cabréatas.**

**Vouelle ! Vouelle ! Le Mistral sent le Lavandin ana, les chiens !**

C'était dans ce mois de juillet au bourg en cet an de 1783 :

Regardez, Bell's Dames cet homme qui court les yeux hagards dans le chemin près de la fontaine.

- Qué passa, Lou Paul à courir comme ça, a-t-il le feu chez le meunier interrogea la vieille Rose. Elle qui voyait tout de sa petite lucarne.

Nenni ! Bonne vieille qu'il lui cria. C'est pour la Fanette je m'en vas chercher la matrone. Le bébé va naître... Boudille cours ! Qu'elle lui dit en riant la Rose.

C'était pourtant bien vrai. On entendait des cris et la porte qui s'ouvrait et se fermait.

Regardez ! PRONTAZI qui attelait déjà la Pompette pour aller prévenir les VILLEVIEILLE à Gréoux (Fan ! Mais dites Gréou, faites moi plaisir)

Quand enfin dans l'après midi l'agitation se calma au logis, on su que les PRONTAZI et les VILLEVIEILLE allaient être grands parents.

Enthousiasmés qu'ils étaient tous les hommes, le Paul, le Théophile, l'Emile et même, té ce compère de Fernand qui avait laissé sa bergerie et ses cabréatas pour la circonstance.

Au pieds des remparts c'est là au grand matin que le père Mathieu le muletier les trouva tous, avec un grand tonneau de rosé et qui chantaient « J'ai eu de son cœur la fleur la plus belle...J'ai eu trois garçons tous trois capitaines »

C'est la Rose qui riait, quand ils sont rentrés titubant vers l'échoppe du pan.

- 
- 
- Tous fadolis ! Qu'elle leur criait la mère Gatinou.
- Regardez le pétrin est déjà passé ! Point de pan aux matines ni aux vesprées.- Rentrez et vous tous, fini de chanter au travail. Et la porte de la boulangerie se referma.

### **Qué, OUN NISTOUN...**

Tout le monde le disait qu'elle ressemblait à sa mère, toute jolie la petite dans son berceau. Elle aussi avec des taches de rousseur, et un duvet blond sur la tête.

Té ! Je dois bien vous le dire ma mie entre toi et moi. Elle pouvait pas ressembler au père ça c'est sûr, vé. Il était heureux pour Fanette le grand Paul, amoureux qu'il était d'elle. Qu'il fallait bien la baptisée cette petiotte cette petite Gatinette. Cette fois ci on ferma toutes les portes de la muraille on mit des gardes même s'il ne restait plus de soldats et tous se retrouvèrent à Sainte Blaise.

Boudiou, ça c'est sûr ce fût une fête. Foy de berger... Ce fut une grosse et belle fête. Même que la Gatiennne n'eut rien à redire quand le pan des matines, sentait encore bien trop l'alcool de prunes à son goût.

Maintenant la Fanette et sa petiotte la Marion entourée par les grands bras de Paul son escogriffé de mari, té c'était le temps d'attraper l'avenir. Comme disait la Rose en agitant sa canne..

Ne les croyez pas ! Ces gens de Gréou... (Fan !). Qui vous disent que c'est déjà fini. Que nenni, je vous dis point du tout.

**Hé, té bien sûr que le temps, les années son passées au bourg. Mais boudille, elle est toujours là, cette famille de meuniers.**

Le PRONTAZY, et sa Gatinou, la Fanette, le Paul et la petite Marion qui court dans les jambes du meunier, quand il fait le pain. Même Pompette la jument qui grignote toujours les brins de lavandin. Sauf peut-être la Grisou qui s'est endormie une dernière fois devant la cheminée.

Peuchère, qu'il a pensé le Théophile quand il l'a trouvé aux matines. Mon bon chien tu iras sûrement au paradis. Heureusement que j'ai gardé un de ses chiots, qu'il avait dit à sa femme, aussi beau et aussi intelligent que sa mère.

Ainsi en cette année de 1786, le Paul avait appris le métier du pain, du grand escogriffe qu'il était auparavant. C'était devenu un bel homme fort et capable de tirer le chariot de Pompette a lui tout seul.

En dehors du fait que le Paul était un apprenti fort apprécié, la farine venait souvent à manquer au fournil. Le meunier avait du mal à fournir le pain pour toute la région comme il le faisait avant.

Par des gens qui venaient des vallons ceux du Plateau de Valensole, et qui discutaient avec les PRONTAZI. Ils apprirent ainsi, que la révolte grondait hors du bourg, trop de taxe et pas assez de terre pour nourrir les gens. Vers Digne on avait chassé un curé et aussi des boulangers qui faisaient du pain frelaté. Peu de temps après le juge du bourg vint voir le meunier.

Boudille ! Qu'est ce qu'il me veut celui là se dit PRONTAZI qui voyait l'autre ouvrir sa porte. Té ! Maître meunier s'exclama le gros juge sans préambule. Il vous faudra fournir un chariot de pan tous les jours pour les hussards qui sont venus réprimer des révoltes près de Valençola s'exclama le gros juge. Fan ! Rétorqua l'autre j'ai déjà du mal à approvisionner le village, comment j'vais faire s'il faut en plus donner à manger aux soldats. A cela... Je n'y peut rien à vous de voir. Et le juge se retourna sans plus rien ajouter.

Té ! Père Théophile cria le Paul en enfournant la planche à pan et qui avait tout entendu, comment on va faire pour fournir encore ces soldats. .

Bé, on verra répondit le meunier et il haussa les épaules.

Ainsi fut fait tous les jours, un chariot accompagné de deux hussards venait prendre le pan au fournil. Cré Diou, qu'il marmonnait le Paul en chargeant le pain,

Avec leurs lances et leur grands chapeaux ils se prennent pour le roi, je préférerais encore les autres au moins eux on les voyait pas. Té, bell's dames, moi je vais vous dire chasser un hussard il en revient dix au galop, cette engeance ' C'est comme les mouches et le renard '

Un hussard de la veille venu pour la corvée de pan, avez du remarquer la belle Dame Fanette qui aidait au chargement du pain. Le lendemain ils étaient quatre à lorgner par la fenêtre la jolie meunière. PRONTAZI, qui voyait s'énerver le Paul, le calma et lui dit : Je m'en occupe et dans le même temps il sortit

- Arrêtez de vous agglutiner à la lucarne, ma Fanette elle est mariée. Allez, prenez votre pain et puis partez vite.
- Tu te révolte paysan et le hussard brandi son sabre devant PRONTAZI.
- Cré Diou ! Tu me menaces soldat et d'un mouvement, le vieux meunier sauta sur le soldat et l'assomma d'un geste.
- Les autres compagnons du hussard commençaient déjà à harceler, Théophile qui évitait les piques et les coups de sabre.
- Tout d'un coup le fracas d'une arme parti de derrière le fournil et une balle tua net un hussard.
- Et Paul apparut, fracassant la tête du plus proche des Hussards avec la crosse du fusil.
- Le dernier, qui n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste s'enfuit en proférant des menaces.
- Paul s'inquiéta le meunier, nous sommes emberlificotés dans une sale histoire.
- D'autres soldats vont venir se venger de nous, c'est sûr.
- A cet instant les deux femmes de la boulangerie apparurent, effrayées par le bruit du coup de feu et les cris.

- Diou ! S'écria Gatinou, en voyant les corps allongés devant la porte, qu'avez-vous fait fadolis tuer des soldats, vite sauvez vous dans la montagne.
- Fanette en pleurant se tourna vers Théophile. Té, regardez mon père ils ont blessé mon Paul d'un coup de lance.
- Boudille ! S'exclama la femme du meunier en se précipitant sur Le Paul qui chancelait c'est qu'ils me l'ont tué ces brigands.
- Les femmes ce n'est pas nous qui avons commencé. Enfermez vous avec Paul et Marion dans le fournil pendant ce temps j'irai voir l'Abbé et le juge ils nous aideront dans cette vilaine tuerie.

- Ah mes gatinettes, vous vous dites encore tout cela à cause de Fanette.  
Bé ! Peuchère, c'est qu'elle était belle la meunière, bien sûr qu'il y avait d'autres filles jolies au bourg fan, mais Fanette...Et que bien sûr à cette époque là, les filles ne sortaient point de la chaumière.Et que bien sûr on ne voyait qu'elle la Fanette.

Et que je te monte les fougasses et que je te descends les paniéros avec son joli corsage de dentelle et son bonnet bleu d'ou pendait des jolis rubans.

Foy de berger ma plus belle de mes brebis je ne la laisserai point dehors quand le loup rode.

- Je reprends té, moi aussi je suis tout emberlificoté avec vos questions.
- 
- Tout essoufflé, je vous le dis qu'il arriva le vieil Théophile à l'église de Saint Blaise. Crida( cria) après le bon saint homme d'Abbé.
- Chut... Que fais tu, Théophile à crier dans l'Abbaye, dit l'Abbé en sortant du cloître.
- C'est que mon Bon abbé, il y a une grande tuerie à la boulangerie.
- Encore, s'inquiéta l'abbé, calme toi Théophile viens avec moi.  
Après une courte discussion le long des sombres couloirs de l'édifice, PRONTAZI lui raconta les événements tragiques. Pressant le pas ils sortirent des hauts murs et se dirigèrent vers la maison du juge.

- Maître PRONTAZI l'encouragea l'Abbé dit lui ! Et Le Théophile raconta encore la terrible histoire.
- Fan ! s'exclama le juge décidément vous n'avez point de chance PRONTAZI.
  - Attendez moi ! Reprit il, je prends mon capéo et nous descendrons au logis du meunier pour attendre les représailles et le capitaine des hussards qui sera sûrement là.
  - En arrivant à la boulangerie les trois hommes virent déjà un grand attroupement de soldats qui essayaient de défoncer la porte de la boulangerie.
  - Holà ! Qu'il fit le juge rien de tout cela ne se fait dans mon bourg, laissez ces gens.
  - Les soldats interloqués par cette voix puissante, arrêtèrent sur le champ.
  - Montrez moi votre Capitaine, continua le représentant du roi.
  - Un homme avec une grande moustache et l'oeil mauvais s'avança avec son épée qui traînait entre les jambes.
  - Bon ! Venez Capitaine, parlons voulez vous, lui dit le gros juge en l'entraînant par le bras. Nous sommes assez loin. Ecoutez donc l'histoire de ses gens de ces meuniers et après on jugera de ce qu'il faut faire.

- MOUBLET, le juge expliqua tous les malheurs du mariage, l'enlèvement du Paul, et aussi ce que les hussards avaient fait quand ils étaient venus le matin à la boulangerie
- Barraque ! s'exclama le militaire, Monsieur le représentant de sa majesté le roi, cela je le peux comprendre, aussi dorénavant la corvée du pain restera au-delà des murailles et votre meunier descendra le pain à la porte.
- Saluant son autorité, le capitaine des hussards harangua la troupe et tous les soldats fan, en trop grand bruit le suivirent.
- 
- Peuchère, Maître meunier allez soigner votre Beau Fils, et reprenait votre travail, vous livrez le pain en bas à la porte Sainte Catherine maintenant lui souffla le juge MOUBLET .

En ouvrant la porte et en rentrant chez lui, le meunier s'aperçut que les femmes avaient couché Le Paul blessé devant la cheminée

Fan, qu'il dit le Théophile, il est blanc comme la neige.

- Gatinou ma gentille meunière, tout est arrangé avec le juge et les hussards. Donnez un peu d'alcool de prune pour le Paul conseilla PRONTAZI et aussi pour la blessure.
  - Nous allons bien te soigner VILLEVIEILLE mon Beau Fils, cela est bien fini rassura toi dit l'homme.

### **Je te le dis Bell's Dames. Il n'allait pas bien du tout le pauvre Paul.**

Tout au long des mois de cette année, il se traînait d'un grabat à un autre avec sa blessure qui ne guérissait pas.

Pourtant Fanette, elle s'en occupait de son mari elle le lavait, lui changeait de linge, lui mettait des herbes pour guérir sa blessure. Rien n'y faisait il ne s'en remettait pas de son coup de lance.

Les deux vieux avaient pris l'habitude maintenant de dormir dans la chambre des jeunes mariés là où on gardait les sacs de farine.

- Mon Théophile, tous ces malheurs m'ont fatigué qu'elle disait la Gatinou, et le Paul qui guérit point.
    - Comment vas-tu faire au fournil tout seul.
    - Té ! Répondez l'autre j'y arriverait bien comment avant
 Et le bon meunier tout les matines et tous les vesprées il enfournait le pain.
    - Fan ! Comme il disait le père Mathieu qui voyait Le PRONTAZI descendre le pain pour les soldats à la porte Sainte Catherine. Oh pauvre, tu vas te casser les os meunier.
    - Ca me fait les bras et les jambes tout en sueur qu'il répondait l'homme en s'exclamant.
  - Si je vous le dis, Demoyelle, vous allez encore verser une larme près de la fontaine Fan ! Mais qui puis je c'est la vie au bourg que je vous raconte dans cet an de 1787
- La Rose la boîteuse la bonne vieille, elle est partie dans le vallon des coquelicots là où tout le monde va quand sa bougie s'éteint.

Mais vous ne la connaissiez point.

Par contre quel grand malheur... Dans ce mois de juillet, le Paul l'a suivi au milieu du Lavandin et des amandiers. Boudille ! Quelle triste fin pour un si bel homme. Une infection le mal du sang qu'ils ont dit ces gens de la ville. Quand à la Fanette peuchère, elle a tout supporté sans rien dire à cause de la pitchounne de Marion.

Bé, moi je le sais par le Fernand qui allait lui rendre visite,

- Ha ! Mon bon Fernand je me marierai plus jamais c'est trop triste de perdre son homme.
- Heureusement il a encore la Marion qu'elle disait en pleurant cette Gatinette.

### **Et puis l'année est encore passée au bourg de Valençola.**

Une bonne matinée en l'hiver de 1788, quand sa femme est partie elle aussi, enterrée près du Paul. Voit 'y pas que Le PRONTAZI s'est pris d'un coup de sang. Que nenni ! Vous pensez au pire ma Demoyelle. Nenni, point du tout. Le meunier va bien. Comme il disait souvent à sa fille. Il avait reçu une lettre, le vieux Théophile. Et assis sur un banc contre la table, il appela sa Fanette.

Belle ! Viens, écoutes. Voueille mon père. Et Fanette surgit de la pièce du fond entraînant Marion dans les jambes.

J'ai un métier qui m'attend quelque part dans un village qu'on appelle Les Baux di provenco assez loin de la Durance. Il est temps de partir d'ici de Valensole, ou il nous restent que de mauvais souvenirs.

Et puis là ou on va, personne ne connaît ton histoire et celle de la p'tiote, il se pencha vers Marion pour lui caresser les cheveux. Mon père on va tout laisser, et nos parents, La Gatinou la mère et le Paul enterrés près de la muraille qui c'est ti qui ira les voir quand on sera plus là.

- Ma Gatinette. Regardes, je n'ai plus de farine, et désabusé il montra la pièce. Mais est ce ma faute si les soldats prennent tout le pain. Vois, les Gens me surveillent déjà d'un drôle d'air. Et ma femme, qui elle aussi est partie par ce terrible froid. Il ne nous reste rien ici ma Fanette. Le Paul et la Gatinou ne sont plus là pour nous aider au fournil. Je suis las de descendre le pain dans le chariot à bras tous les jours pour le porter aux hussards.

- Allons, Mon cher père vous avez raison répondit la Fanette voyant son père dépérir de jour en jour. Cela nous permettra d'oublier toutes ces vilaines années. Quand partons nous reprit elle en se levant soudaine toute joyeuse... Au plus tôt, nous avons déjà trop attendu et PRONTAZI se leva. Je vais chercher Pompette. Nous chargerons dans la journée les lits et le bahut dans la carriole. On nous attend déjà aux Baux d Provence.

-

- Té, il se passe quelque chose chez les PRONTAZI aurait dit la vieille Rose de sa lucarne. Toute la journée, le meunier et sa fille remplirent la charrette, les matelas, les gros chaudrons ou on faisait la grosse soupe et encore plein d'autres choses, boudille.

Il était heureux le Théophile. Vé ! A travers ses longs cheveux gris, on pouvait deviner un éclat de bonheur dans ses yeux bleus limpides et dans sa bouche un petit sourire.

Quand enfin Fanette abandonna son balai et que lou vieil, clava( ferma) la porte, tous montèrent dans la carriole. Ma fille nous passerons voir le Fernand avant de partir, n'oublie pas de lui apporter son pichet de vin...Et on entendit les sabots de Pompette qui raclaient sur les pavés du chemin de la porte Saint Catherine.

Plus tard sur le chemin du Plateau de Valensole.

- Que fais tu PRONTAZI dans cet attelage, cria le Fernand en les voyant grimper près de sa bergerie.
- Mon ami répondit le meunier on part, ne soit point surpris. Je n'ai plus de farine pour le pain, la vie devient trop dure pour nous tous.
- Boudiou mais ou vas-tu fadoli de vieil, c'est ici ton pays. Ana, je vois que tu as déjà pris ta décision dit l'autre en regardant tout le fatras dans la carriole.
- Fernand, bois un coup à notre santé, Fanette lui tendit le pichet. Surveillance tes cabréta contre les loups reprit elle.

Té ! Répliqua Fernand et il lampa un peu de rosé au pichet. Ecoutez l'histoire sur la garamanto que je vais vous raconter.

- Foy de berger, je rentrais tard du village après avoir accompagné peuchère ta Gatinou pour son dernier voyage tu t'en rappelles, il leva sa tête vers le meunier.
- Quand dans le sentier qui monte vers la bergerie dans cette nuit d'hiver, j'entendis un bruit derrière moi, j'ai cru au début que c'était un chien errant, quand pour la seconde fois je m'en suis retourné. Fan, j'ai vu un loup, je voyais ses yeux briller dans le noir.
- Mais, peuchère j'ai tout de suite compris, que c'était ouun pitchoun, un petit loup sûrement abandonné. Les soldats avaient du tuer sa mère .Vai, Je te le dis, il m'a suivit jusqu'à la bergerie.
- Chichourle, t'aurais du entendre les autres chiens aboyer, ils avaient senti l'odeur du loup.
- Bé, qu'est ce que tu en a fait mon Fernand de ce loup s'inquiéta le meunier.

Té, répondit l'autre, je l'ai gardé attaché.

De temps en temps maintenant, je le relâche pour qu'il aille courir dans le romarin pour attraper les lapins.

Hé, Père Fernand cria la Fanette et les cabréta il ne les mange pas ton loup...

Ha, petite Fanette pour l'instant, je ne l'attache point avec mes chèvres et le bon berger se mit à rire.

Quelle histoire tu me racontes là mon bon Fernand. Boudiille, il faut déjà prendre le chemin et il sera long et en claquant de la langue il fit avancer Pompette.

Le berger qui les voyait partir leur dit et ou que vous allez tous, vous trois.

Dans un village qui s'appelle les Baux de Provence répondit Fanette debout derrière dans la carriole.

A la revisto ! Fernand le berger.

Et l'autre appuyé sur son bâton enveloppé de son grand manteau les regarda partir sur le chemin recouvert de neige qui descendait du plateau de Valensole.

Le chariot cahotait et craquait de toute part dans cet hiver de 1788.

De chaque coté de la grand route, dans les champs neigeux là ou poussait le lavandin, s'étendait maintenant un grand manteau blanc. Malgré les efforts de l'homme qui tenait les rennes, la carriole s'agitait de glissades en soubresauts dans les multiples cassis. Va, ma Pompette, va ma belle doucement, voilà encourageait le conducteur. L'homme recouvert d'un grand chapeau d'où émergeaient de longs cheveux gris et ses épaules protégées d'une peau de mouton dans le froid de ce terrible hiver, se tournait en relevant de temps à autre, un coin de la vieille bâche en toile du chariot, dans le vent ou tourbillonnaient les flocons de neige.

Fanette ! Couvre bien la p'tiote qu'elle ne fasse pas comme la mère mourir sans un mot. Le chariot traversa le pont en pierres qui enjambait la Durance encadré par les grandes falaises. Ils ne rencontrèrent aucun garde sur le pont pourtant habituellement gardé depuis les troubles de la paysannerie. Les hommes en armes avaient du se réfugier plus haut dans la tour de guet se dit le boulanger. Ils atteignirent le village de Reillanne dans le milieu de la matinée sur le sol gelé, seul raisonnait le bruit des sabots de Pompette.

Théophile dirigea l'attelage vers la place du gros bourg.

Les rues étaient vides et silencieuses on pouvait voir la brume qui venait de la Durance. Prés des rares platanes décharnés des marchands avaient commencé à dresser des tréteaux. Quelques braseros avaient été allumés, là ou crépitait du bois mouillé d'où s'élevait une épaisse fumée blanche.

Té ! Bell's Demoyelles je fais comme le Fernand, je vous guette sur la route pour qu'enfin je puisse attraper votre main et que nous allions courir dans le romarin des lapins.

Fan ! Mais que fais tu ce n'est point fini, aperçoit, Té !

« LA FANETTE ET LA BANBAROUCO » qui t'attendent aux Baux di Provenço...

Voyez, il y aurait eut quand même quatre mille attaques de loups dans toutes ces années de si grands froids avant et après la révolution. Malgré tout ces pauvres loups étaient souvent enragés, affamés et isolés de leur meute, peuchère.

Et ces soldats ils ont bien campé sur le Plateau de Valensole pendant de nombreux hivers habitant souvent chez les paysans.

L'arbre ce Micocoulier qui poussait partout au temps d'avant, c'était pour faire té des fourches, ébène...ne, en bon bois dur fan !

Vouieille, voueille... Cabréta. Ana les chiens, a la REVISTO Bell's Demoyelles et Gentes Dames di Provenço

Deuxième partie.

Voy ! Dans le massif des Alpilles se situe les Baux de Provence.

Tous les noms des villages aux alentours chantent l'été et la Provence : Tarascon Beaucaire, Maillane, Fontvieille, Valensole, Saint Rémy, Le Paradou, c'est le pays des cyprès et des cigales.



C'est une terre de garrigue et de rocaïlle où poussent le romarin, le thym, et la lavande, que l'eau et le vent ont torturé en souterrains et grottes.

C'est dans ce pays aride que fleurissent les moulins, les contes et les légendes.

Regardez ces trous béants, ces labyrinthes qui s'enfoncent sur des centaines de mètres sous terre, où l'on retrouve parfois les pièces de monnaie d'un trésor caché par un arabe au temps d'avant et que personne n'a jamais retrouvé.

C'est le pays des fées (Le Trau di Fado) et de la sorcière TAVEN, des lutins qui se jouent parfois des voyageurs imprudents. C'est le Pas de la bête noire ( La Bambaroucho)

C'est aussi le vent qui souffle dans les oliviers, dans la vigne, et la Camargue...

C'était encore le temps où la forteresse des Baux dominait la Provence.

Oh ! Ce n'était pas aussi aride et sec que maintenant. D'ailleurs ne dit-on pas que Raymond des Baux chassait dans les forêts autour de la citadelle.

Voyez cette forteresse, elle a dix siècles d'histoire. Elle est plantée sur le plateau des Baux sur sept hectares, le village est niché sur l'un des versant autour de l'église Saint Vincent, l'entrée se fait toujours par la porte Eyguières dans la muraille des Baux.

Poncius est venu au IX siècle, issu d'une noble famille de Marignane, contrôler toute la Provence avec cette forteresse. L'étoile à seize rais qui a guidé le roi mage Balthazar, est toujours accrochée au drapeau avec ses mots : » L'ASARD BAUTEZAR »... Au hasard Balthazar...

Raymond des Baux est partie guerroyer pendant vingt années dans les guerres Baussenques avec cette devise, montrant ainsi que le roi mage Balthazar le guidait.

Cette fière forteresse acquise aux protestants fut démontée pierre par pierre par RICHELIEU en 1632.

Ce comté de Provence s'est transformé en Marquisat et fut remis par le roi de France aux GRIMALDI, qui leur était reconnaissant d'avoir chassé les italiens de la Principauté.

A l'époque c'est là près des Baux paraît-il, dans ces gorges profondes, qu'une bête noire, appelée Banbaroucho en provençal aurait effrayé les gardiennes des cabréta (chèvres).

## **FANETTE et la BANBAROUCHO**

De mon beau mariage parisien il ne me restait plus rien que mon bouquet de mariée.

Déboussolée par les derniers soubresauts de ma vie de couple, j'avais décidé de tourner la page et de retourner dans la région de mon enfance, la Provence et le village d'Allauch et ses moulins près de Marseille.

A 35 ans, sans enfant, j'écumais maintenant la tête vide le grenier de la maison familiale d'Allauch que m'avaient légué mes parents.

Armée de mon plus beau courage j'avais décidé de trier tous ces objets du passé.

Accroupie devant une malle d'où débordaient de vieilles dentelles et des lettres de correspondance de mes parents, je regardai nostalgique le dernier moulin du village par un des vasistas. Déjà devant la porte du grenier s'alignaient de vieilles bonbonnes et une Dame Jeanne qui me rappelaient les champs de vignes des alentours. Le vieux canevas et un illustre chevalier se dressaient à côté de l'escalier pour leur dernier voyage. En ce matin du mois de mai le grenier ressemblait à une petite étuve, et je m'essuyai périodiquement le front avec un fichu qui me recouvrait la tête. Après avoir débarrassé la malle des vieux livres de comptes, je me tournai vers une autre petite malle en osier comme on en faisait tant à l'époque. J'empoignai avec énergie un tas de manuscrits jaunés par le temps que je fourrai dans des sacs de jute afin de m'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Les yeux larmoyants de poussière, je m'empressai vers la fenêtre pour chercher un peu d'air frais à la suite d'une brusque quinte de toux. En bas dans la venelle les marchands des quatre saisons installaient déjà leurs tréteaux et on pouvait entendre les cris qui vendaient leurs fruits et légumes...

Lasse de ce grand ménage que j'avais commencé de si bon matin je jetai un rapide coup d'œil sur les papiers posés en vrac sur le parquet du grenier. Je remarquai intriguée, que certains d'entre eux portaient un tampon à l'effigie d'un château médiéval. Je les poussai machinalement du pied pour les séparer du reste.

Il passa peu de temps avant que je m'écroule épuisée dans le vieux rocking-chair éculé, et qu'enfin j'arrive à contempler tout ce qu'il me restait à faire.

J'en conclus que je ne terminerai pas aujourd'hui et que je pouvais m'autoriser un peu de repos, maintenant sans cet idiot de mari, j'avais toute la vie devant moi.

Il serait bien temps de trouver un travail après ces vacances que je m'étais bien malgré moi octroyée. Je ramassai ce tas de documents que j'avais mis à part et me risquai à découvrir leur contenu.

L'effigie des tampons émanait du village des Baux en Provence, et plusieurs actes de naissances et de mariages portaient mon nom.

Mon étonnement grandissait, je continuais de lire. J'appris que le père de mon grand père était déjà installé comme boulanger aux Baux.

Pressée de découvrir d'autres papiers de ces temps passés qui me renseigneraient sur un morceau de la vie de ma famille que j'ignorai, je replongeai des mains avides dans ces vieux sacs que j'allais jeter.

En bas la rue était devenue silencieuse. Le marché s'était vidé pendant que j'étais plongée dans ma lecture.

L'après midi était déjà bien entamé quand je redescendis les escaliers pour me retrouver dans la grande cuisine de ma maison. Une promenade salutaire dans la garrigue après tous ces efforts me permis de réfléchir sur les documents que je venais de lire.

A mon retour, passant près de la vieille église, je saluais quelques vieilles personnes du village. Sitôt rentrée, je grimpais sans attendre dans les combles, poussée par le désir de découvrir

d'autres actes d'états civils. Ni mes parents ni mes grands parents maternels maintenant disparus ne m'avaient parlé d'un quelconque lien dans la région citée dans les archives.

Dans les deux jours qui suivirent je continuais à ranger et à épousseter. Je parvins malgré tout à évacuer toutes les vieilleries du grenier. Satisfaite du travail accompli, j'entreposai petit à petit sur le pas de la porte les objets promis au rebus.

Ma vieille voisine, curieuse comme une chatte derrière ses rideaux, me guettait. Elle sortit brusquement avec son escoubo (balai) à la main et entama la conversation...

« Oh Fan ! Marie tu es de retour de chez les Parigots depuis la mort de tes parents, la maison a du s'abîmer. Mais c'est bon de te revoir, tu vas rester maintenant.

Hé, bé oui Madame Rose je suis revenue pour rester, lui dis-je aimablement.

Pendant que Madame Rose tripotait son tablier et hochait du menton ; Je me dis que c'était bien le moment de lui parler de ce que j'avais trouvé dans le grenier.,Je repris, dites, Rose mes parents ils étaient où avant ma naissance.

Bé! Boudille! D'ici! D'où tu veux qu'ils soient tes parents, moi j'ai même connu ton grand père, qu'un bèl ome (Un bel homme celui là) ça c'est sûr. Il nous faisait tourner la tête à nous les filles, le bougre et elle se mit à rire avec sa bouche édentée...

Moi obstinée, j'insistai, mais bien avant mon grand père et ma grand-mère...Hein, Vous savez.

Alors là petite, j'en sait trop rien, mais tu vois j'ai 75 ans et moi, j'ai toujours connu ta famille ici dans le village. Sauf peut être une fois, je me rappelle... Continua la vieille Rose. Un jour ta famille, quand tu étais encore toute petite, ils sont partis dans les Basses Alpes pour un enterrement d'un parent éloigné. C'est tout ce que je peux te dire, cela fait si longtemps.

Voyant que la brave Rose ne m'apprendrait plus rien, je la remerciais et entrai pour échafauder 'Le' plan de recherche d'arbre généalogique familiale.

Que de mystères, j'en été grisée et je riais toute seule. Tout cela me plaisait bien, j'occuperai mon esprit, et je ne penserai plus à rien dans cette trop grande maison.

Il fallu peu de temps pour que je prenne la décision d'aller aux Baux de Provence faire mon enquête sur place. Le lendemain matin je rejoignis ma voiture toute excitée à l'idée que j'allais peut être retrouver des lointains cousins. Prenant la direction d'Aix en Provence j'arrivais une heure plus tard du côté de Salon. La bifurcation à Arles m'indiqua Les Baux et plus loin, St Rémy de Provence.

A l'heure de midi je m'arrêtais faire le plein d'essence à Fontvieille. Discutant à bâtons rompus avec le bonhomme qui tenait la station, je lui posai l'inévitable question qui me tenait à cœur depuis Allauch, ma quête sur ce boulanger. Cet ancêtre des Baux au temps de la révolution, et dont la famille serait peut être encore dans le coin.

Dites, vous en connaissez des PRONTAZI sans lui avouer que c'était mon nom.

Le gros bonhomme levant sa casquette, me détailla l'œil un peu grivois, Fan de chichourlo. Pourquoi ma belle vous cherchez à vous marier, dit il en s'esclaffant.

Au regard noir que je lui lançais sur son humour gras il ajouta tout de go.

Ah, on voit bien que vous n'êtes pas d'ici peut être de Paris...

Massant d'un geste ample le pare à brise de la voiture avec son vieux chiffon sale Il grommela, P'tite Dame PRONTAZI en provençal cela veut dire ' Ceux d'ici'. Et je peux vous dire qu'en Provence cela ne manque pas les Provençaux. Dépitée et pas plus avancée je me dirigeais sur les conseils du pompiste vers la place du village, et l'incontournable 'Bar des Platanes'. Vous demanderez Etienne PALUZO, c'est l'ancien maire des Baux, m'avait il dit, un ancien militaire qui a fait l'Afrique. Il connaît toute l'histoire des Baux et de la Région, il pourra sûrement vous aider. A la revisto, Bell' »

Arrivée sur la place du village, vide en cette heure chaude de la journée, j'aperçu le bar et sans hésitation je poussai la porte vitrée. La salle et le comptoir était bondée de monde un grand silence succéda à mon entrée. Tous les regards de camionneurs et des ouvriers agricoles qui déjeunaient furent en instant dirigés sur moi quelques sifflets et rires fusèrent. Puis le brouhaha repris. Consciente de mon malaise la patronne me demanda ce que je voulais.

Rapidement je lui criais presque aux oreilles que je voulais parler à Monsieur PALUZO, où est-il, je souhaiterai le voir.

Montrant d'un geste le fond de la salle ou un homme sec à la chevelure argenté jouait aux cartes, je me dirigeais vers lui en slalomant entre les tables. Je m'approchais de lui et je demandais s'il pouvait se libérer de sa partie de carte. Tout étonné qu'une jeune femme s'adresse à lui, il me prit le bras et à grandes enjambées il m'entraîna dehors.

Etienne PALUZO, ancien officier de l'armée d'Afrique, ancien Maire des Baux que me vaut l'honneur et la présence d'une si jolie femme.

Tout en continuant à discuter nous nous dirigeâmes vers un banc de la place et je lui racontais la raison de ma visite aux Baux. Je lui expliquais mes déboires sentimentaux et ma solitude dans cette grande maison d'Allauch vers Marseille. Certes, finit-il par dire .

Un bon moyen de vous évader... Plongez vous dans l'histoire de votre famille et vous verrez bien ce qu'il en ressortira. En attendant, venez, je vous invite à un restaurant dans le vieux village des Baux en tout bien tout honneur. Ne vous inquiétez pas pour la note le patron est un ami. Savez vous ou vous logerez ce soir. Me demanda t-il.

Mal à l'aise, j'aurai souhaité qu'il ne me pose pas cette question, sachant qu'il me proposerait le gîte. D'un autre côté je réfléchissais et je me disais que j'aurai du mal à assurer plusieurs nuits d'hôtel dans une région si touristique avec mon petit budget vacances.

Allons, venez manger, fit le grand bonhomme, vous réfléchirez plus tard quitte à vous inscrire au camping... Hilare il m'ouvrit la porte de sa voiture.

En grim pant la côte vers le village des Baux, il me brossa un tableau maussade du village qui, d'après lui, ressemblait maintenant à un musée vivant.

Té vé, montrant du doigt le rocher où était campé le château. Trop de touristes, trop de Parkings, on ne peut plus aller chercher le pain à la boulangerie sans se faire photographier par des Japonais ou même des russes. Voilà on y est, on n'ira pas plus loin ' Ca'. C'est la porte Eyguières ou « Aigo » Porte de l'eau, le restaurant est derrière et il faut camina (marcher) » dit il en Provençal.

Ayant gravi quelques marches nous fûmes accueillis par un restaurateur souriant et bien portant.

Monsieur PARUZO me présenta, elle vient du nord... Dit-il en s'excusant presque.

Oh, bonne mère elle est comme un 'stockfisch' toute maigrichonne répliqua l'autre bon enfant. Vous allez me goûter mon 'Tian' ou ma ratatouille comme disent les parisiens du nord, reprit-il, voyant mon air étonné. Entre la dialectique insatiable d'Etienne et l'arrivée des plats. Je pu trouver un moment pour lui poser les questions sur l'origine de mon 'Nom' et les localisations possibles de la ou des boulangeries à l'époque révolutionnaire dans le village.

Dégustant son café, toujours le sourire aux lèvres, il entama :

« Pardonnez à un vieux maire usé sous le harnais, son radotage inutile sur les malheurs de l'Afrique. Croyez moi, même si je sais que je parle trop. J'ai entendu et compris votre recherche. Voyez vous, après le repas je vous conseille d'éviter la mairie, trop de touristes en cette saison. Le personnel n'a plus le temps de fouiller les archives municipales en cette période de début d'été, qui de plus ne vous apporteront rien. Elles ne démarrent qu'à l'air Napoléonienne, continua-t-il pensif. Désarçonnée par cette logique toute militaire, je me tassais au fond du fauteuil en osier, je réfléchissais déjà à mon piteux retour sur Allauch. Rien n'est perdu, sourie l'ancien maire...

Je vous propose d'aller à l'église, c'est un jeune curé qui officie. Je le connais il sera heureux de sortir ces vieux cahiers où l'on inscrivait les décès et les naissances avant Napoléon. Sachez que c'était, bien avant, le seul endroit où les représentants de l'église enregistraient les faits marquants des villages en Provence. Tout en se levant il me baisa la main, et s'en alla sans un mot. Ha, j'oubliais, dit-il en se retournant rapidement, j'habite dans la rue du Trencat près de l'ancien hôtel... Je n'entendis pas la suite, car déjà il avait tourné le dos et s'enfonçait dans une petite ruelle du village. Restée seule je me levai pour rejoindre l'église. Comme l'avait dit PALUZO, le jeune curé me reçut très gentiment. Un peu plus tard, courbé sous les vieilles voûtes de la cave, il s'efforçait de rechercher les archives qui dataient de la période de la révolution de 1789. Dans un coin, sur des treillis en bois, s'entassaient des gros cartons contenant les registres de la paroisse, beaucoup de feuilles s'étaient par terre entre les rayons en bois. Des registres brûlés dépassaient de certains cartons moisissés et éventrés

Ha, ces révolutionnaires aucun respect me dit-il d'un ton amère. Je vous laisse, reprit-il, fouillez, et après si vous trouvez ce que vous recherchez, laissez donc la clé sous le porche à l'entrée de l'église.

Armée d'une grosse lampe que l'homme d'église avait bien voulu me laisser, j'entrepris de sortir les grands cahiers où défilaient des noms. Parfois des noms d'une même famille décédée par la famine, la guerre, la peste. En approchant la lampe de ma montre, je constatais que les aiguilles indiquaient 19 heures et que le temps était trop vite passé. Débarrassant toute la poussière de mon chemisier, mes cheveux étaient remplis de toiles d'araignées. Je pensais que je devais être en piteux état. Tout mon corps réclamait une bonne douche. Cela faisait cinq heures que je cherchais. Je venais de m'apercevoir que prise par mon désir de trouver des réponses, j'avais oublié de me faire raccompagner, là où j'avais laissé ma voiture.

Qu'elle idiote, je commençais à marmonner en remontant quatre à quatre les escaliers de l'église.

Vite, Vite, il n'est pas trop tard pour un hôtel, manger et dormir c'est tout ce que je réclamais.

En descendant une venelle, un passant m'indiqua un hôtel pas trop loin et pressant le pas je sentais déjà mon angoisse monter à l'idée de ne rien trouver. .

Comme je le prévoyais mes démarches successives sans réservation auprès des divers établissements hôteliers restèrent vaines. Je voyais déjà toutes les boutiques se fermer les unes après les autres. La panique commença à m'envahir alors que je débouchais dans une rue sombre.

Même si les Baux de Provence n'étaient pas réputées pour être un coup gorge, je n'étais pas rassurée. Il valait mieux demander l'adresse de l'ancien maire à un commerçant avant de me retrouver à dormir dehors. J'abordai un photographe qui baissait le rideau, et il m'indiqua le chemin à suivre. Vous verrez ce n'est pas loin dans la rue du Trencas vous passez la chapelle des pénitents et la maison d'Etienne est juste à côté, il y a un gros tympan devant sa maison. Suivant les indications je marchais quelques dizaines de mètres et reconnus le Tympan en question. Un peu gênée, je manipulais le heurtoir, quelques minutes après je vis de la lumière sous la porte.

Quand elle s'ouvrit je découvris le brave Etienne en robe de chambre.

Ha, c'est vous dit il nullement surpris. Entrez donc, vous n'avez pas trouvé d'hôtel.

Bredouillant de vagues excuses, je lui rappelais qu'il m'avait quand même laissé au restaurant en oubliant de me raccompagner à ma voiture... Je pénétrais dans le couloir qui menait au salon bibliothèque, près d'une vieille lampe campait un jeu d'échec que je crus deviner, être en ébène et ivoire. La grande bibliothèque, austère, cernée de livres, contrastait avec l'écran plat qui prenait tout le mur d'en face. Aux vues des sagaies et des vieux fusils qui encadraient les masques d'Afrique, je me souvenais soudain le passé du propriétaire.

Quand je vous observe, je me doute que vous désirez un bon bain chaud, interrogea Etienne.

Prenez l'escalier, la salle de bain est en haut à votre droite, servez-vous des peignoirs, ils sont propres. Son rire m'accompagna dans l'escalier.

Prise dans la douceur du bain chaud, j'oubliais tout et failli m'endormir. La voix d'Etienne me sortit de ma léthargie, vous venez. Le repas est servi.

Il est vrai que le repas de midi semblait bien loin, je ne tardais pas à sortir de l'eau pour me vêtir d'un gros peignoir. En descendant rapidement l'escalier j'appelais, Où êtes vous. Je suis perdue dans tous ces couloirs. Un rire me répondit, suivez l'odeur vous guidera...

La grande cuisine sentait la Bouillabaisse, je le regardais incrédule, ne me dites pas que vous savez faire la Bouillabaisse. Ah ! Ça non. Il se mit encore à rire. J'ai simplement et rapidement traversé la petite rue en demandant à mon ami restaurateur deux parts de ce délicieux plat. Mangeons maintenant, demain sera un autre jour. Dixit « Autant emporte le vent » sourit-il sous sa moustache.

Alors, questionna-t-il en mangeant, avez-vous avancé dans vos recherches sur votre famille. En secouant la tête, je lui avouais que malgré les tonnes de poussière et de dossiers que j'avais soulevés je n'avais rien trouvé. Ne vous en faites pas, de mon côté je me suis souvenu qu'après la révolution de 1789 certains dossiers se sont retrouvés déplacés à Aix en Provence. J'ai bien sûr téléphoné à une de mes bonnes connaissances, qui vous attend demain matin pour explorer les caves de la mairie. Bien sûr avant je vous aurai accompagné à votre voiture. Quel imbécile je fais, je suis désolé de vous avoir laissés ici sans moyen de locomotion. J'espère que vous m'en pardonnez. Un peu décontenancé par tout ce qu'il faisait pour m'être agréable, je le remerciais de sa gentillesse. Oh, merci Etienne pour tout ce que vous faites, mais, puis-je vous demander un dernier service... Un lit, actuellement je n'ai qu'une envie c'est dormir...

Mais évidemment, tout de suite... Répondit mon hôte, allongez vous sur le grand canapé, je monte mettre la chambre en ordre, et je vous appelle.

Sans le contredire, je me levais et je m'étalais sur le sofa. Je sentis mes yeux se fermer et sans trop résister, je sombrais dans un profond sommeil. Les rayons de soleil passant à travers les volets de la chambre me réveillèrent, je mis un moment à comprendre que je n'étais pas dans la maison d'Allauch. D'un bond je sautais hors du lit, quelle heure pouvait-il être. Toujours affublé de mon peignoir, je dégringolais le même escalier que la veille et me dirigeais vers la cuisine où je sentais une bonne odeur de café.

Alors, bien dormi me dit PALUZO, en m'accueillant avec un gros bol de café fumant. Je me suis permis de vous porter jusqu'à la chambre. Impossible de vous réveiller hier soir. 'Le Château neuf du Pape. Encore une faute de ma part, à déconseiller après une journée d'archives, mais vous pouvez commencer à déjeuner, je vous attend pour chercher votre voiture. Plus tard, en descendant fraîche et presque pomponnée vers la porte du village, Etienne m'informa que certaines recherches avaient déjà été faites en 1789 pour relier les noms des familles entre elles.

Ne l'écoutant que d'une oreille je le pressai de m'amener à ma voiture. Bon, bon, je parle encore trop. Alors, on y va à votre voiture. Quelques temps plus tard, arrivé à Saint Rémy de Provence, mon compagnon me lança, tenez moi au courant, et à bientôt. Il me fit un signe et tourna en direction de Fontvieille.

Arrivée, près de la fontaine d'Aix en Provence. Je réussis à garer ma voiture et en quelques pas sous les grands platanes m'amènèrent à la mairie où je rencontrais la personne qu'Etienne avait prévenue pour moi. Bonjour, me dit il, je pense avoir trouvé quelque chose, PRONTAZI. N'est ce pas, c'est ça votre nom.

Oui, oui. C'est bien cela, lui répondis-je.

Voyons, entrons dans mon bureau. Il remis ses lunettes et il ouvrit un grand classeur jaune. Voilà, nous y sommes, c'est le registre de filiation des familles qui est relié à celui des Recherches de 1789 de BELLEGUISE et LEBRET. Regardez moi cela, plus de deux cent ans d'histoires des familles...

C'est votre arrière arrière grand père Théophile PRONTAZI, italien de naissance, marié à Valensole à Gatienne BERGERON de Manosque. Boulanger au village de Valensole dans les hauts de Provence. Ils ont eut une fille, une certaine Fanette PRONTAZI, elle aussi d'ailleurs a eut une fille Marion.

Té, mais regardez donc, c'est à vous de voir. Cette PRONTAZI s'est mariée à un certain Gastoun MICHAUD... Je n'en revenais pas. Ma famille venait de Valensole, de la haute Provence. Pouvez- vous me faire une copie de l'acte, savez-vous où ils sont allés après.

Mais, Madame, aux Baux de Provence de 1788 jusqu'en 1889...C'est écrit là. Après, me dit l'homme de la Mairie, il faut aller à Marseille pour la suite.

Bé, moi cela me suffit, lui dis je en sortant. Et merci pour tout.

Me retournant je lui demandai : S'il vous plaît, il faisait quoi mon ancêtre comme travail aux Baux de Provence. Se penchant à nouveau sur le classeur, Il marmonna, boulanger bien sûr.

Dehors, je retrouvai le cours Mirabeau et regagnais ma voiture au parking.

J'avais retrouvé la trace de ma famille, mais un sentiment d'inachevé me troublait pourtant. Machinalement, sans trop réfléchir, je repris la direction du village de mes ancêtres.

Je me disais que de toutes manières, retrouver la boulangerie était le but premier de ma visite. Je devais au moins aller remercier Etienne d'autant qu'il me restait encore des jours de vacances.

Au bout d'une heure de route, je reconnus la voiture d'Etienne qui stationnait sur le chemin de la forteresse des Baux. Mon nouvel ami me faisait des grands signes au milieu de la route. Qui a-t-il Etienne, un problème. Pas du tout, venez, je crois savoir où se trouvait la boulangerie de votre famille.. Sur le bord du chemin il se pencha et me montra une vieille ferme isolée dans le bas de la côte à moitié délabrée. Quelques vignes l'entouraient encore bordées de cyprès.

C'est ça. Demandai-je en regardant dans la direction qu'il me montrait.

Et oui, c'est le seul endroit où ils pouvaient mettre la boulangerie, répliqua l'ancien maire.

Pourquoi en êtes vous si sûr, parce que voyez vous, chère Marie.

Il y a là l'unique puit proche du village, d'ailleurs approchez et regardez bien, on devine encore les bacs en terre là où on versait la farine pour faire le pain. »

Je fus surprise et émue de constater que des gens de ma famille avaient pu vivre ici. Je m'assis et admirais le beau spectacle du haut du massif qui dominait la Camargue, les vignes et les oliviers.

Beau n'est-ce pas, reprit Etienne. Je ne me lasse jamais de ce spectacle. Maintenant que vous avez votre voiture vous n'avez plus rien à craindre me signifia l'ancien maire. Mais je crois que j'ai encore une surprise pour vous. Une sacré surprise. Dites moi vite, Etienne, c'est quoi. Lui dis-je intriguée par tant de mystères

Oh, juste une ' vieille histoire' Venez, je dois vous entraîner dans mon antre. Etes-vous prête à entendre cette histoire. Allons y, vieux brigand. Dépêchons nous d'y aller, répondis-je en l'entraînant par le bras.

J'avais du mal à le suivre, il montait les escaliers quatre à quatre, vieux mais beau Mec. Il devait d'ailleurs le savoir. Plusieurs 'touristes .es', ne se gênaient pas pour le dévisager. Et lui souriait béatement. Essoufflée j'arrivais à la porte cochère en nage. Ça vous plaît Etienne. Quoi, me répondit-il d'un air niais....

De me faire souffrir pour monter chez vous. Et, ajoutais-je, que les femmes vous regardent

. Ha, Ha, vous faire souffrir ça oui. Mais pour le reste je m'en fiche, entrons avant que vous ne fassiez jaser les voisines. Redevenu enfin sérieux il alla droit à la bibliothèque et monta sur un petit escabeau, pour rapidement en redescendre tenant de vieux manuscrits. C'est ça que je voulais vous montrer.

Il est temps de prendre un thé et d'allumer la cheminée. Vous avez remarqué que le temps se gâte. Continua t-il, la pluie arrive, un bon thé chaud, un feu de cheminée et une vieille histoire à raconter. »

Mais c'est quoi cette histoire, Est elle vraie au moins. Soupirais-je.

Justement, commença Etienne, ce sont des documents qui étaient dans une vieille salle inoccupée du village et que j'ai trouvés dehors prêts à être jetés au feu. Je les ai pris, ils datent de 1789, cela parle d'une bête, d'une 'Bambaroucho' qui sévissait dans toute la région entre Beaucaire, Saint Rémy, Fontvieille et Maussane. Et bien sûr aux Baux, chez nous. »



Soudain intéressée je me redressai. Vas-y, racontes moi ! » (J'étais passée du Vous au Tu sans m'en rendre compte)

Boudiou, êtes vous prêtes vous aussi, mes Belles' Dames' a écouter.

Té, c'est un vendeur d'étoffe qui venait de là bas du village des Baux qui m'a tout raconté

Oh, pauvre de Fanette cette petiote.

### **L'histoire de La FANETTE et de la BANBAROUCO**

En l'Hiver 1788

Sur le chemin recouvert de neige qui descendait du plateau de Valensole vers Reillanne. Le chariot cahotait et craquait de toute part dans ce petit matin de 1788. De chaque côté de la route, dans les champs là où poussait habituellement la lavande, s'étendait maintenant un grand manteau neigeux.

Malgré les efforts de l'homme qui tenait les rennes, la carriole s'agitait de glissades en soubresauts dans les multiples valadouns (cassis).

« Va, ma Pompette, va ma belle doucement, voilà voilà » encourageait le conducteur.

L'homme recouvert d'un grand chapeau d'où émergeaient de longs cheveux gris, et ses épaules protégées d'une peau de mouton dans le froid de ce terrible hiver, se tournait en relevant de temps à autre un coin de la vieille bâche en toile du chariot, dans le vent où tourbillonnaient les flocons de Neige.

« Fanette ! Couvre bien la p'tiote qu'elle ne fasse pas comme la mère, mourir ...Sans un mot »

Ils avaient quitté le village dans l'après midi sous la neige.

Le vieux boulanger de Valensole dans les contas de Haute Provence avait laissé sa boutique qu'il tenait de son père avant lui. La veille, sa fille et lui avaient rassemblé leurs maigres affaires, roulé les matelas et démonté les lits qu'ils avaient chargés dans la charrette

Le Théophile avait marié à l'époque La Gatinou, une fille de Manosque, et voilà que leur fille la Fanette allait fêter ses 24 ans, bientôt, à la Saint Jean, et que sa petite fille Marion aurait bientôt 6 ans.

Le Temps était passé, les taxes du roi avaient augmenté, depuis tout avait changé à Valensole. Un régiment de lanciers du roi était venu pour réprimer les révoltes successives des paysans de Haute Provence.

Le Paul, mari de la Fanette qui aidait au fournil à l'époque, avait protesté un jour contre les soldats qui tournaient autour de sa femme. Dans l'échauffourée il avait pris un mauvais coup de lance qui n'avait jamais vraiment guéri. Le Paul les avait quitté dans l'année, prit d'un fort mal de fièvre.

Le manque de farine et de clientèle ainsi que les décès successifs de sa femme dans le mois de novembre 1787 et celui de son beau fils Paul avaient décidé le vieux Théophile à quitter son village de Valensole, pour aller chercher ailleurs son travail de boulanger.

Il avait entendu parler par un ambulancier venant de l'Île sur Sorgue qu'un minotier des Baux de Provence recherchait un Maître du pain dans sa région. Après quelques renseignements et lettres d'usages le minotier et le boulanger s'étaient mis d'accord sur le salaire et les modalités d'ouverture de la boulangerie aux Baux.

Le chariot traversa le pont en pierre qui enjambait la Durance encadré par les grandes falaises. Ils ne rencontrèrent aucun garde sur le pont par ce grand froid, pourtant habituellement gardé depuis les troubles de la paysannerie. Les hommes en armes avaient sûrement dû se réfugier plus haut dans la tour de guet se dit le boulanger.

Ils atteignirent le village de Reillanne dans le milieu de la matinée, sur le sol gelé où seul raisonnait le bruit des sabots de Pompette.

Théophile dirigea l'attelage vers la place du gros bourg. Les rues étaient vides et silencieuses. On pouvait voir monter la brume qui venait de la Durance. Près des rares platanes décharnés des marchands avaient déjà commencé à dresser des tréteaux. Là, des braseros avaient été allumés, où crépitait du bois mouillé, et d'où s'élevait une épaisse fumée blanche.

Quelques hommes autour des feux tapaient du pied avec leurs sabots pour se réchauffer en attendant des clients incertains sûrement découragés par ce froid.

Théophile serra le frein et la carriole s'arrêta. Prestement il sauta du banc.

Fanette ! Cria-t-il- ne bougez pas toutes les deux. Marion comment va-t-elle.

Tout va bien, le père, elle dort collée contre moi et le chien. »

Attendez moi ici, reprit le père. Je demande le meilleur chemin pour aller sur les Baux, et je reviens. Holà, les hommes. Un renseignement pour aller sur Apt et l'Île sur Sorgue. Interpellé par les cris du boulanger, le groupe de maquignons reconnaissables à leurs grands tabliers gris se tourna vers celui qui approchait.

Oh Peuchère fait pas chaud, hein, ce matin, reprit un maquignon, et, s'adressant au vieux Théophile. D'où qu'il vient, avec son chariot.

Du haut du plateau de Valensole, secouant sa capuche pleine de neige il reprit, L'Île sur Sorgue, c'est encore loin.

Après qu'ils se soient concertés du regard, l'un des marchands prit la parole et dit.

Fan Dé Diou, brave homme par les temps qui courent vaut mieux éviter Apt. Trop de soldatesques et de bandes armées qui se cherchent querelles. Vous serez bien marri (mal) sans doute si vous les rencontrez. Mais d'abord, où qu'il va, questionna l'homme.

Le boulanger reprit, Hé , je vais sur Saint Rémy et les Baux...Té.

Ho, boudille l'Auguste . Intervint un autre, il devrait prendre le fourcaduro (Bifurcation) à la sortie du bourg. À droite le petit chemin ou passa le gäfo (Gué) dès l'aigo( de l'eau) et qui arrive bien plus bas vers la route de Saint Rémy ainsi il éviterait Apt et les mouvements des gens qui sont en colère contre l'évêché et le roi.

Les autres autour du feu remuèrent leur tête en silence. Faites comme dit le Jean, il montra la sortie de Reillanne. Suivez le cours d'eau, il vous mènera à travers les gorges. Mais après vous devrez encore franchir la Durance.

Merci vous êtes bien braves. Té, foi de boulanger j'ai encore avec moi des miches que je gardais pour le voyage mais je vais vous en donner une en remerciement de vos bons services.

Ha, bé merci, monsieur le Boulanger c'est pas de refus le pain c'est qu'il se fait rare dans la région de Haute Provence.

Prenez un peu de notre boéna soupa, j'ai vu une jeune tête blonde qui s'agitait sous la bâche du chariot cela vous réchauffera de ce froid. Le Théophile revint peu de temps après tenant deux gros bols de soupe grasse remplis de Légumes et de gras de mouton, il releva la bâche

Tiens Fanette, prends et fait donc boire ça à la p'tiote, et bois toi aussi. Oh, fan ! Tu es blanche comme les paysaiolos (Les flocons) »

Pendant que vous buvez, je vais frictionner La Pompette et la couvrir. Il s'était arrêté de neiger quand ils repartirent. Les maquignons leur firent un signe de la main. A la revisto, maître boulanger et encore merci pour le pan.

Le Théophile réussit malgré la neige à trouver le petit chemin et lé gazo de la rivière. La voie qui avait déjà du être empruntée par d'autres charrois était creusée d'ornières.

Midi déjà, mais à trois ou quatre lieux à l'heure on y sera à la nuit, espérons le pensait le boulanger. Encourageant sa jument d'une voix feutrée par le tapis neigeux, Théophile ne rencontra plus personne pendant les heures qui suivirent. Hé, Fanette ça va. Questionna t-il, inquiet de n'entendre ni Grisou le chien, ni sa fille, ni même la Marion sa petite fille.

Oui, Oui, le père t'inquiète donc pas répondit la Fanette Fan dé Di, quel froid. Garde le vieux fusil près de toi, on ne sait jamais tant qu'on n'est pas arrivé. Il entendit un vague ouiui... Bredouillé... Et le silence revint, heurté uniquement par le pas lourd de la Pompette.

Le chemin serpentait au gré du cours d'eau entre des gorges et les collines arides couvertes de Neige. Ils durent s'arrêter un temps pour donner à boire à la jument et laisser Marion se rouler dans la neige en riant et faire des gafouias (cabrioles) comme qu'il disait le père Théo.

Maman, on y sera quand au nouveau village du grand père Théophile, souriait Marion. Bientôt, bientôt, vite monte, il faut repartir on va attraper le mal des os répliquait sa mère. Le chemin ne semblait pas plus court par ce petit chemin. Cela le Théophile l'avait bien compris, sur l'autre versant de la Durance il apercevait des feux et des habitations. Cela faisait maintenant trois bonnes heures que le brave Pompette tirait. De tant à autre le conducteur sautait à terre et tenait le mord en aidant l'animal dans les courtes côtes. L'écume sur les naseaux de la jument l'obligeait malgré son désir d'avancer à faire des Paresetos (Des haltes) de plus en plus rapprochées.

Soudain, le fanal d'un Hallebardier les surprit dans la nuit sur un autre pont de la Durance. Coume vai, Holà. Cria l'homme qui agitait sa lanterne. Qui va là. Où va cet attelage dans cette nuit.

Oh. Monsieur le soldat que des honnêtes gens qui viennent faire lé pan dans votre région, dit inquiet le Théophile. Faisant le tour le garde éclaira avec son lamparo sous la bâche. Il ne vit que la mère et la fille qui dormaient et Le Grisou qui montrait les dents. Bon, fit le Garde, allez maître boulanger plus que trois ou quatre lieux jusqu'aux Baux. Faites quand même attention, cria t-il en

voyant le chariot reprendre sa route, la région n'est pas sûre. Méfiez vous. Un chien dans le lointain brisa le silence quand l'attelage traversa les rues sombres de Saint Rémy. Continuant leur chemin ils rencontrèrent un autre village du nom de Mollèges et bientôt apparut comme une grande ombre dans la nuit le rocher des Baux et sa forteresse.

Malgré le chemin tortueux qui montait, les voyageurs pouvaient distinguer quelques falots vers le haut du Village qui s'annonçait. Passant la tête dehors, Fanette trouva que le froid était moins vif ici que sur Valensole. Le chemin s'entortillait autour du massif des Baux, dans la nuit la carriole s'immobilisa devant une voûte en pierre.

Oh, Oh, cria le boulanger qui tirait sur les rênes et d'un autre geste bloquait le frein, on est arrivé.. Fanette et Marion complètement réveillées sautèrent du chariot.

Bon, dit le boulanger surveillez nos affaires. Je vais essayer de trouver cet Auguste PANNAS de la minoterie. C'est une heure tardive mais le garde de la porte pourra me dire où il Loge.

Quelques temps après accompagnés du veilleur équipé d'un fanal, ils arrivèrent chez le minotier. La porte doucement s'entrebâilla, et ils découvrirent Monsieur PANNAS ensommeillé et couvert de son bonnet de nuit.

Peuchère, Monsieur PRONTAZI vous arrivez bien tard en cette froide nuit d'hiver. Qu'importe suivez moi... Je vais vous montrer où dormir pour la nuit, on verra pour le reste demain.

Suivant le bonhomme, Théophile lui raconta son voyage et lui dit que sa fille et Marion l'attendaient à l'entrée du village. Laissez votre carriole sous la garde de votre chien et des veilleurs de la porte d'Eyguières, et allez chercher votre famille. Si tôt dit le boulanger revint un peu plus tard tenant la petite emmitouflée, et la Fanette transis de froid sur ses talons. Levant sa lanterne devant ses yeux le minotier qui se décrochait la mâchoire en baillant leur souffla :

Allons les amis, suivez le couloir, au fond il y a une pièce où j'entrepose mes tonneaux d'olives et de raisins à l'alcool, vous trouverez des lits pour cette nuit...Boudiou... Ici vous dormirez bien tranquille c'est sûr. S'engageant à tâtons dans le fond du couloir aucun des voyageurs ne comprit exactement ce que voulez dire le propriétaire des lieux. En s'endormant épuisés les PRONTAZI, entendirent au loin le veilleur du guet qui faisait sa ronde de nuit et qui rassurait les villageois dans leur sommeil. Dormez bonnes gens, tout va bien il est 1 heure de la nuit.

Bien plus tard dans le petit matin...

Maître Pannas les réveilla, Maître Théophile, cria une voix à la porte. C'est 5 heures des matinales, il est temps». Comprenant que quelqu'un s'était déjà levé les PRONTAZI se dépêchèrent de plier en deux les matelas, et rejoignirent le minotier dans sa cuisine.

Té, alors vous avez bien dormi, reprit l'autre.

Servez vous de la soupe à la courge qui chauffe dans la marmite au dessus de la cheminée. Essayez de vous mettre près du poêle.

Faut quand même que je vous informe des choses d'ici pas vrai. Ici c'est les Baux et les gens sont bizarres, les gens du haut du village, je vous le dis sans détours sont pour le curé Bertrand et le Clergé.

Et les autres ceux d'en bas et de la plaine sont pour les révolutionnaires c'est la confusion totale... Que couiounado . Alors vous allez me dire et moi dans tout cela, de quel bord je suis -s'esclaffai l'homme des minoteries. D'aucun sauf celui de la farine, c'est pour cela que je vous

ai installés dans la petite maison sur la route du village qui servira de Boulangerie à mi pente du château.

Comme ça « ILS » ne pourront pas dire que vous êtes pour les uns ou pour les autres. Vous ferez le pan « Egalité » ni pour les riches ni pour les pauvres, ni royaliste ni républicain. Votre fille servira le pan et vous vous le ferez. Venez maintenant. Je vais vous montrer où vous allez vivre.

Dans le petit matin glacial, ils passèrent devant l'église Saint Vincent, ils aperçurent le château qui dominait le village.

Pardon, Monsieur Auguste - interrogea Fanette, les châtelains ils sont encore là.

Hé, té pardi, et bien sûr. Même que la garde n'est pas commode, avec tous ces troubles. Ne vous en approchez pas, ceux qui y habitent actuellement sont pas d'ici, des cousins parait-il aux vrais propriétaires italiens à qui le roi à donné la citadelle en récompense de services rendus. Ils sont tous fadolis là dedans, montrant du menton la forteresse. Arrivés au chariot près de la porte, ils furent accueillis par Grisou le chien qui jappa et sautait de joie. Le minotier en s'approchant des veilleurs du village leur demanda, pas de problème cette nuit vous n'avez rien vu, ni entendu. Le veilleur rassurant lui glissa. Heu, non, maître minotier on a rien vu et même que le chien n'a même pas aboyé. Allons c'est bien, c'est bien continuez à bien surveiller. Et le minotier continua son chemin en dépassant la porte du village.

Intrigué Théophile se tourna vers Auguste PANNAS, il y a un problème. Oh, rien que des histoires de bonnes femmes, un gros chien la nuit qui attaque les gens.

Si ce n'est que cela, soupira la Fanette on pourra le chasser non... Eludant la question le minotier leur montra de la main, bâ, voyezon est déjà chez vous. Effectivement, au détour du chemin qui donnait sur la pente, apparut en contre bas une petite maisonnette un peu isolée. Dans le point du jour ils descendirent le sentier qui serpentait entre les taillis sauvages de la garrigue. Avec difficulté le minotier ouvrit la grosse porte, cela fait un moment que je ne suis pas venu, c'était la boulangerie de mon grand oncle et quand il est mort personne n'a repris. Mais, et pour le pain Monsieur PANNAS, comment faisiez vous, demanda intrigué le Boulanger. Chichourlo, té on allait le chercher à un autre village, répondit l'autre mais maintenant que vous êtes ici on pourra avoir notre pain comme les autres. Vous le constatez beaucoup de toiles d'araignées et même des oiseaux de nuit sont entrés. Il fit remarquer les taches blanches sur les tomates.

Té, c'est pas grande chose Booudiii. Hein, la Fanette cria le père Théophile un grand coup d'escoubo et je pourrai travailler au fournil, continua t-il à dire en se dirigeant vers le four en briques. La joie éclairait le visage de PROTAZI le boulanger. Ah, demain... Vous verrez... Reprit-il.

Vous verserez la farine dans le trou par la meurtrière et au jour prochain vous mangerez le Pan moitié du son moitié farine, du pain « Egalité » et aussi des Fougas à l'anchois et du pan aux Pignen (Pignons) Comme vous avez dit Auguste. Marion qui courait dans tous les sens s'accrocha à la seule fenêtre de la chambre qui donnait sur l'arrière, c'est quoi en bas, regardant la plaine vers la Camargue,

Ca petiote, renseigne Auguste, c'est le Vallon de la fontaine et plus loin encore le pavillon de la Reine Jeanne.

Bon j'ai à faire si vous devez faire le pain. 'Avé du pan a la paniero' (J'ai du pain sur la planche), s'exclama en riant le père PANNAS.

J'apporterai bientôt la farine, et il tourna les talons, en s'en allant il passa devant la fenêtre et il cria, j'allais presque oublier. Si vous restez seule un jour avec la petite n'oubliez pas de fermer avec le crochet, et de mettre une bûche entre le sol et la grosse porte il y a trop d'espace entre les tomettes et la porte. Je ferai réparer un jour prochain. C'est toujours à cause de ce chien qui rôde que je dis cela.

Etonnée la fille du boulanger lui fit un signe de la main pour signifier qu'elle avait compris.

En grim pant vers le chemin de son logis, le minotier n'avait pas la conscience trop tranquille. Il avait eu peur de dire la vérité aux PRONTAZI au sujet de la bête noire qui attaquait les gens. Cela avait été déjà difficile de trouver un Maître boulanger pour les Baux. Je ne vais pas l'effrayer avec cette histoire se disait il, il serait capable de repartir. Attendons un peu avant de lui en parler. La Fanette se dirigea vers son père qui déjà s'acharnait sur le vieux pétrin pour le récurer, la jolie fille du boulanger s'exclama, nous voilà chez nous le père, ça sent le thym et le romarin. Regardez les cyprès et tous ces champs d'oliviers dans le soleil qui se lève, on sera bien ici avec la petite Marion. Je vais faire lou soupa avec tout ce que nous a donné le père PANNA, et après je me mettrai à frotter les sols et les murs. Il y a des armoires mais elles sont pleines de toiles d'araignées.»

Relevant la tête Théophile l'encouragea : « C'est bien ma fille on fera comme à Valensole, je dormirai dans la première pièce, là où il y a le four et le pétrin, et toi dans la chambre avec Marion. On déchargera le chariot tout à l'heure, comme cela tu pourras faire les lits. Va, ma Fanette nous chercher des bûches, il faut faire du feu dans la cheminée c'est encore humide, et attaches donc le vieux Grisou il nous préviendra du monde qui arrive. »

L'après midi se passa dans l'émoi d'une nouvelle vie. Le puit n'était pas loin et la Fanette récurait tant et plus avec Marion qui sautillait entre ses jambes. Il fallu peu de temps au père Théophile pour vider le chariot, trapu et charpenté comme les gens du plateau de Valensole. Ses cheveux longs et gris d'où émergeaient deux yeux bleus limpides, rappelaient une vieille descendance du nord de l'Italie. La belle Fanette contrastait avec son père, blonde et le visage couvert de taches de rousseur. Elle finissait de broser les carreaux, quand elle entendit l'aboïement du Grisou.

Oh fan, Auguste tu es là, chantonna une voix en Provençal. Oh pauvre de moi qu'es aco tu as un chien féroce maintenant. Armée de son escoubo et couverte d'un chiffon sur la tête, la Fanette apparue cherchant la voix qui appelait Auguste PANNAS

Mais qui le demande, ici chez plus chez lui, ici maintenant c'est chez Théophile PRONTAZI maître Boulanger de Valensole qui y habite.

A ce moment là, apparu dans l'encadrement de la porte un grand homme sec et jovial.

Jour de ciel, té la Belle blonde, pardon ma Bel. Ill se découvrit de son grand chapeau. J'ai vu la porte de la vieille maison ouverte.

Pain Béni, dit il, découvrant l'aménagement du pétrin, enfin on va avoir du vrai pain chaud aux Baux. Coume vai, il s'inclina devant Théophile qui sortait de dessous le pétrin avec sa tenue de boulanger. Et qui êtes vous, mon bon Monsieur, répliqua le boulanger souriant.

Et quoi, je suis le père Achille MICHAUD tout le monde me connaît ici aux Baux de Provenço. Té, regardez. Voyez en bas dans le vallon c'est le mas de Joseph c'est là que je reste avec Gastoun mon fils, depuis que la mère est partie pour le ciel à cause du grand froid.

Mais, pardonnez si vous venez de Valensole comme dit l'autre en montrant Fanette. Si ce « voyage » ne vous a pas tué vous pourrez même voir passer les révolutionnaires, ria t-il. Comme on est voisin, vené me voir demain chai nous. Vous prendrez le chemin entre l'allée de cyprès et à la p'tite Fourcaduro té à drito. »

Hé, que ce sera bien volontiers voisin, répondit le boulanger.

Bon à la revisto, je vous laisse alors... Dit le grand homme en remettant son chapeau.

Dites, sans vouloir vous donner de conseil ne laissez pas la pitchounette seule dehors.

Diou ! Mais y a le chien avec elle, il défend bien vous savez, insista Fanette.

Oh, qu'es té bell. Avec toutes ces agressions en ce moment. Encore une qu'on m'a dit cette nuit vers le mas des Arets. Pas loin de chez nous a vol d'oiseau, claquant sa canne sur le sol il continua à parler, en plus que des attaques sur de jeunes hommes ou femmes, gardez vous de Clava la porte et la fenêtra la nuit.

A demain les nouveaux Baussenques, Li Baus de Provenço vous souhaite la bienvenue, il poursuivit son chemin vers lé roucas. Après son départ dans le soir qui tombait, La Fanette pas du tout rassurée par les paroles du MICHAUD fit rentrer la Marion et questionna son père.

Dis voir le père qu'en penses tu toi de tout cela, écoute fit le Théophile. Fais ce que l'on te dit ne laisse pas Marion traîner dehors et ferme les volets de ta chambre, tu laisseras tous les soirs le fusil chargé près de ton lit.

## **Fan de chichourle, dames d'Aix en Provenço que de malheur !**

### **Dans le grand massif des Alpilles abrupt et déchiqueté,**

Là où siégeait la forteresse des Baux dans ce monde minéral parmi les gorges et les grottes formées par l'eau de ruissellement. Le petit troupeau de cabrettes (brebis) encombraient le chemin vers Beaucaire. Le soleil rouge et magnifique se couchait vers la camargue. Le petit pâtre chantait d'une voix grelottante à s'époumoner. Il chantait ' Sur le pont d'Avignon... Les Bell'S Dam'S font comme ça ... Tout en rond.,

En haut de l'escarpement rocheux, des yeux exorbités et brillants le regardaient dans le jour qui tombait. Cela faisait déjà un moment qu'elle le suivait ce petit gardien à la peau fraîche et blanche. Bondissant de rochers en ravines, elle le guettait.

Excité par la proie qu'elle pourchassait, elle bavait de temps en temps, ses longues griffes crochetaient les saillies des rochers, pas à pas sans bruit elle approchait. Le troupeau de brebis bêlait et ondulait sur le chemin, inquiet de la présence de la « bête ».

Le pâtre s'aperçut que quelque chose les effrayait, mais quand les grandes griffes commencèrent à lui déchirer le ventre c'était déjà trop tard. La bête avide de sang plongeait sa tête dans les

entrailles du petit pâtre et lui arracha le coeur. Assoiffée elle continua son macabre repas. Plus tard, encore grisée par sa folie meurtrière, elle égorga en hurlant les brebis affolées qui s'enfuyaient dans la nuit enfin venue. C'est un charretier de Saint Etienne du Grés qui le découvrit au petit matin dans le Val D'enfer, il ramassa ce qu'il restait du corps du pauvre petit pâtre et le recouvrit d'un sac.

Encore un, pensa t-il. Quel âge pouvait-il avoir celui-la, pas plus de 13 ans...Peuchère ! Et ses pauvres parents qui doivent le chercher. Té, je vais faire demi tour et le Ramener vers Saint Rémy. Allez, tourne, tourne bourrique et bé tant pis pour les brebis, elles n'ont qu'à rester là.

Ainsi, sans plus s'attarder, il s'en retourna vers le village, avec le corps martyrisé du pâtre couché dans la charrette. Aussi, se disait le charretier, laisser un p'tiot comme ça tout seul sur la route Y'a d' quoi Périre' dix fois avec toutes ces engeances.

L'histoire fit peu de bruit à Saint Rémy ou habitant Jean le petit pâtre.

Les Avignonnais contrariés par les Venaissins qui refusaient de se joindre à la révolution Française, enlevèrent Cavaillon par les armes. Une lutte sanglante s'engagea, Carpentras deux fois Assiégée opposa une farouche résistance. On dit bien encore aujourd'hui que Jourdan, un garde National, lança sur eux deux cent boulets. Dans ce climat de haine et de batailles, la mort du gardien de brebis passa presque inaperçu. Plus de garde pour contrôler les routes plus d'ordre, plus de pain pour le peuple. La population, accablée par l'impôt, rendait responsable le clergé et pourchassait les capelans (Curés). On avait même pendu des boulangers à Paris qui spéculaient sur la farine. De tout temps, le pain des nobles était fait de fleur de farine toute blanche, alors que pour les pauvres c'était du mauvais pain au son.

Peuchère, qu'il disait le père MICHAUD, tout peut nous arriver maintenant par ces Temps. Allez comprendre aujourd'hui ' On crie vive le roi et té demain on criera vive la révolution.

Autour du feu dans le mas du père et du fils Michaud, le Théophile et sa fille écoutaient parler l'ancien des Baux. Pendant que les pères Théophile et MICHAUD s'entretenaient devant la poumpo à l'ôli (La pompe à huile d'olives), les deux jeunes gens marchaient dans les champs à l'ombre des Oliviers.

Oh, dis la Fanette. Tu voudrais bien m'accompagner au bal de la Saint Jean. Si t'a pas de cavalier. Le Gastoun lorgnait en coin sur la fille du boulanger attendant sa réponse

Faut voir, le Gastoun, si mon père veut bien garder la pt'iote c'est que tu vois y'a le pan et faut le vendre.

De retour au mas, le Théophile fit un signe à sa fille et dit en coin pendant que le MICHAUD continuait à radoter sur les temps où il était jeune : « Ha, la Fanette. Ce n'est pas vivre ce que tu fais, tu devrais rencontrer des jeunes de ton âge. N'oublie pas que t'as la Marion et qu'il faudra tôt ou tard lui trouver un père pour t'aider à l'élever. Il n'est pas si mal le fils MICHAUD, un jour tous ces oliviers que tu vois seront à lui. C'est un bon parti, et pour toi qui as déjà un enfant ce n'est pas simple de trouver un mari. Son père Achille m'a parlé que son fils voulait t'inviter pour danser à la Saint Jean. Tu pourras y réfléchir, ce n'est pas encore pour demain tu as le temps. »

Ils s'étaient tous assis autour de la vieille table de cuisine, la pièce sentait l'huile d'olives et l'odeur des vieux sarments de vignes.

Longo mai, Tiens, lèves donc ton verre, le Théophile veut qu' j'ti serve un gorgeon de rosée de mes vignes. Chicoule (Sirote) Mi fa canta lé vin dè Provenço.



Avez vous entendu hier les chevaux de la garde du château, ils ont tourné toute la nuit autour du village. répéta Achille le fermier.

Bien sûr, n'oublies pas, père Achille, qu'un boulanger, ça reste éveillé toute la nuit pendant que les autres dorment. Il faut surveiller la pâte quand elle monte. Les lumières au château sont restées allumées toute la nuit. On m'a dit que ces des nobles de Paris à qui on a brûlé le château. C'est leur cousins Italiens qui les logent maintenant aux Baux de Provence. Depuis un mois qu'on est là, hein la Fanette, on a vu que les serviteurs pour le pain. D'ailleurs d'après ceux qui viennent le chercher, le châtelain n'est pas content il se plaint qu'il n'est pas blanc. »

Ils devraient s'inquiéter plus pour leurs têtes que pour le pain, par les temps qui courent s'amusa à dire Gastoun.

Surprise de la répartition du fils MICHAUD, La Fanette regarda le jeune homme d'un air différent. Pas laid et pas bête et puis il y a le mas, et ses terres, et aussi les vignes et les oliviers Hé, Hé, se dit elle. Bâ, cela ne devrait pas être si difficile de passer la Saint Jean avec lui.

Leur premier Noël se passa dans la petite maison, l'on fit 'Lou gro Soupa'

Après la messe de minuit. Gastoun et le père MICHAUD fêtaient Noël avec les PRONTAZI. Malgré le grand froid la jolie Fanette, avait réussi à trouver quelques escargots chez un colporteur, plats traditionnels des fêtes de Provence. Elle avait fait dessaler de la morue pour un ragoût.

PRONTAZI le boulanger avait préparé de 'l'aigo boullido' avec ses fougasses à l'anchois. Quant au père MICHAUD il amena son rosé, le vin 'qui fa canta' pour manger les sept desserts.

Le mois de mars arrivait, et on pouvait déjà voir les champs d'oliviers et les forêts de chênes lièges autour des Baux se remplirent de bourgeons signe d'un printemps précoce.

Presque chaque soir Gastoun venait chercher la Fanette dans sa petite carriole.

Va, Va, ma Fille, changes toi, fais toi belle, disait son père. C'est ton amoureux qui vient te chercher ne t'inquiètes donc pas, je la garde ta Marion. Elle dort déjà. Té, regarde.

Noun sai( je ne sais pas), mais je crois qu'ils n'ont toujours pas attrapé la bête qui tue les gens. Té, le Sang va me tourner six fois si tu ne rentres pas avant que j'enfourne le pan de la première Fournée. Adossé au four la plancha à la main, il observait sa Fanette avec son petit bonnet bleu et sa robe de dentelle blanche. Comme elle ressemblait à sa mère. Dehors les cris d'appels des autres jeunes gens encourageaient sa fille à sortir.

Dépêches toi Fanette, tes amis t'appellent, gaudina, (Amuse toi).

Debout devant la porte Théophile regardait partir l'attelage, qui forçait dans la côte avec toute cette bande de jeunes gens qui chantaient en cœur... ' La douce nuit de mai'

Entre temps, beaucoup de jeunes bergers voyaient dans ces attaques de bêtes, une oeuvre de la sorcière TAVEN. Ils disaient qu'elle devait lâcher sa bête noire sur eux, pour se venger parce que plus personne ne croyait en elle. Plus réalistes, les paysans eux, pensaient avoir affaire à un loup enragé, mais ils disaient que d'habitude ces bêtes s'attaquaient plus aux moutons et aux chiens mais rarement à l'homme. Une récompense avait été même proposée pour la capture de cet animal. Néanmoins, malgré les battues répétées des fermiers et des paysans nul n'avait attrapé 'Banbaroucho ' La bête noire.

On avait pourtant entendu parler encore et encore de ses attaques vers Fontvieille et Saint Rémy. Des bergères qu'on avait retrouvé atrocement mutilées comme les autres.

Un jour pourtant une grande battue autour des villages de Maussane et du Paradou avait réunis tous les fermiers et les paysans. Ils avaient réussi à tuer deux gros loups et une bête qui ressemblait à un ours, échappée d'un dresseur de fauves qui se montrait parfois dans la région. Les animaux furent étalés sur la place de Maussane, les carrioles décorées remplies d'hommes et de femmes habillés de leur plus beaux habits, vinrent même de très loin pour voir ces animaux sauvages qui attaquaient les bergers. Tous purent les voir et même les toucher et leur jeter des pierres. Le soir une grande fête fut organisée à Maussane, le village s'anima de danses et de chants pour fêter la capture de ces bêtes du diable. On construisit un grand bûcher et on les fit brûler. Pour éloigner le sort maléfique.

Pendant ce temps aux Baux la boulangerie marchait bien grâce à Théophile. Le minotier se louait d'avoir embauché la famille PRONTAZI.

Que ces gens sont bons et travailleurs. Regardez ce bon pain, cette miché riche et souple et cette croûte craquante à souhait. Et le baneto (Baguette de pan) fa miracle.

Tu as de la chance mon garçon, disait FANNAS le minotier, quand il croisait Le Gastoun qui venait chercher la jeune boulangère. Elle te fera une bonne épouse pour ton mas chez toi plus tard.

Maintenant chaque jour au petit matin, la Fanette avec Pompette portait le pain à la citadelle. Devant la herse un garde lui ouvrait la porte, et la conduisait vers les cuisines en traversant la grande cour du château, là, elle déposait sa panier remplie de pain. De temps à autre sur le chemin elle croisait un jeune homme à cheval, vêtu d'une grande cape noire qui la suivait du regard. Intriguée elle demanda un jour à un aide cuisinier, qui était cet homme qui la dévisageait, elle apprit que c'était le fils du seigneur.

Ne vous en occupez pas, dit l'homme des cuisines. Il est bizarre il n'ouvre jamais la bouche, et il n'enlève jamais sa cape.

Dans la grande salle de la citadelle des Baux, le maître convoqua un jour ses serviteurs et sa garde personnelle. Dans la tour sarrasine accoudé à la grande cheminée. L'homme sec et austère les regardait d'un air dédaigneux gardant toujours son petit rictus à la bouche, la grande épée battant ses chausses.

« La châtelaine et moi donneront une grande fête au château à la fin de cette semaine pour apaiser la colère de ces paysans contre la royauté et le clergé » leur dit il. Faites venir tous ces gueux au château, et faites cuire ces sangliers que j'ai tué. Commandez du pain et des fougasses pour que ces manants partent le ventre plein à en crever, et aussi de ce vin d'ici, qu'on ait enfin la paix de toutes ces réclamations. Allez, et soyez diligents. Sans les regarder il s'enfonça dans l'escalier qui menait aux oubliettes. Les serviteurs et les cuisiniers tout étonnés de cette nouvelle, redescendirent dans les parties communes sans un mot. La nouvelle de l'invitation des paysans au château fit vite le tour du village des Baux.

PRONTAZI le boulanger et sa fille reçurent les commandes des différents pains à fournir.

Jours après jours, les cheveux filasses remplis de sueur, le vieux boulanger pétrissait la pâte pour les fougasses, les pains briochés torsadés : « Allez, fan de chichourle vite, vite », criait il activant les deux mitrons qu'il avait embauché pour la circonstance. Il faut que tout cela soit prêt

à temps. Ma belle Fanette demain tu monteras au château les paniers de pain, et tu les livreras au cuisinier. Le lendemain de bonne heure, la fille du boulanger debout dans la carriole se glissa pour la première fois sous la grande herse du château pour entrer dans la cour. Escortée du garde, elle se dirigea vers les cuisines à ciel ouvert comme cela se faisait à l'époque, aidée des commis de cuisine elle commença à déposer les paniers de pain pour la fête.

Une fenêtre de la tour s'ouvrit et une silhouette apparue faisant signe au garde de la cour.

Peu de temps après un nouveau garde approcha et lui demanda de la suivre. Boulangère viens, le maître te réclame. Troublée par la demande, elle suivit quand même l'homme d'armes sans trop réfléchir. Une suite d'escalier les conduisit dans une salle dont les murs étaient couverts de trophées de chasse. Le garde la laissa seule debout face à une tapisserie. Elle découvrit assis, et dissimulé derrière un lourd dossier de fauteuil, un homme sec et anguleux qui l'appela.

Alors boulangère, viens près de moi, je te donnerai quelques pièces si tu sais te montrer très gentille avec ton seigneur. Le ton semblait sans ambiguïté, l'homme voyait Fanette rouler des yeux effrayés et qui cherchaient la porte. Il se leva d'un coup, viens, ne m'oblige pas à te prendre de force, tu sais qui je suis.

Oui, répondit Fanette, vous êtes le seigneur des Baux, mais je refuse de faire ça.

Petite idiote, dit-il en s'approchant d'elle, tu l'auras voulu.

Soudain, un grand rideau se mit à bouger, et la tête du jeune homme à la cape, qu'elle avait croisée plusieurs fois sur le chemin du château apparue inopinément. Le maître des lieux surpris par le bruit se retourna, Ah C'est toi, s'adressa-t-il au jeune homme... Bon ça va pour cette fois file, boulangère on se reverra.

N'attendant que cela, Fanette affolée et consciente de ce qu'elle avait échappé, tourna les talons et s'enfuit dans les escaliers de la Tour. Elle n'entendit qu'une dernière phrase... Ne la regarde pas, celle là est à moi.

Elle était si paniquée qu'elle en oublia son chariot et Pompette, et couru à perdre haleine sur la route vers la boulangerie. Arrivée à la petite maison elle se jeta en larmes dans les bras pleins de farine du vieux PRONTAZI. Elle lui raconta sa mésaventure avec le châtelain, et l'entrée heureuse de son fils qui la sauva des outrages que voulait lui faire subir le maître des Baux.

Ne crains plus rien, Fanette tu n'iras plus jamais là haut je te le promets, et si par malheur je vois ce rustre de châtelain tourner autour de chez nous. Oh fan de chichourle j'ai de quoi le recevoir brandissant son fusil.

Quelques jours après, la fête au château eut bien lieu, mais mis à part quelques petits nobles et ecclésiastiques du cru aucun villageois ni paysans ne s'y montra. Chacun pour des raisons diverses, ne voulant pas se montrer favorable à la royauté alors que la révolution couvrait à leurs portes. Le châtelain déconfit par sa fête ratée, ne décollerait pas, voilà soyez bon avec la racaille et voyez... J'aurai ma revanche tôt ou tard, criait-il en brandissant son épée.

Les derniers rayons de soleils illuminaient le marais des Baux en direction de Saint Martin L'église. Les yeux fous de la bête scrutaient la petite fille et sa mère près du puits. Sa folie meurtrière la tenaillait encore une fois, il lui fallait assouvir ses instincts. « Elle » avait repérée sa première victime, la mère, qui tenait le seau d'eau d'une main et encourageait sa petite fille à se mettre debout.

Contournant le puit, l'ombre noire brandit ses griffes démesurées qui écorchèrent par de grandes entailles la tête et le corps de la jeune femme blonde. En même temps celle-ci lâcha la main de l'enfant. Satisfaite, l'ombre se penchait déjà sur le corps inerte pour accomplir son premier festin. Penchée sur sa proie, elle ne vit pas arriver le grand chien noir qui lui sauta sur l'esquino (Le dos) et qui lui enfonça ses crocs dans la nuque.

Les aboiements du chien et les hurlements de la « Bête » prise au piège attirèrent le père qui sortit de la grange armé de sa fourche. Dépitée et rendue folle de douleur par les morsures. » La bête réussit à éventrer le chien et s'enfuit en poussant des hurlements. Le père se précipita sur la femme, et constata malheureusement qu'elle ne respirait plus. Il se tourna vers l'enfant qui pleurait et le prit dans ses bras, en brandissant le poing vers 'La Bête' qui s'enfuyait entre les oliviers.

En cette fin du mois de mai 1788 les heurts entre les troupes du roi et le camp révolutionnaire s'accroissaient. Fontvieille demanda son autonomie pendant que des émeutes éclataient dans Aix en Provence. On entendait des agressions contre des évêques à Sisteron et à Manosque. Heureusement « Li Baus de Provenço » restait par son contexte géographique dans un abri éphémère.

Le groupe de jeunes gens, dont faisaient partie Gastoun et Fanette se réunissait le soir sur la place Saint Vincent. Ils commençaient à danser la farandole en préparation de la Saint Jean grande fête du 24 juin. Assis sur la bordure de Lou Porteau (La porte charretière du village) le boulanger tenait la Marion sur ses genoux en compagnie du père MICHAUD. Ils regardaient heureux sous les lamparos la jeunesse danser la farandole au son des fifres et des tambourinaires. Tout le monde sous les étoiles (Etoiles) essayait d'oublier un instant les jours sombres que vivaient la Provence et les crimes horribles perpétrés par la bête ces derniers mois.

« Encore une attaque. Hein ! Théophile disait le MICHAUD, cela ne s'arrêtera donc jamais ! : Peuchère, une belle fille blonde comme la tienne à ce qu'on m'ait dit ; Eventrée comme les autres sous les yeux de sa petite fille et de son mari pas loin de chez nous montrant du bras le marais. »

« Je ne suis pas rassuré de partir, répondit l'autre, tu dois savoir que je dois m'absenter pour aller à Valensole. Té, mon Auguste tu veilleras sur ma famille pendant mon absence, se plaignit inquiet PRONTAZI.

Et bien sur mon Théo, tu es sûr que je serai là à m'en occuper de ta famille, comme si c'était la mienne.

Dans la fin de ce mois de juin 1788, la Provence avec les beaux jours qui arrivaient, oublia les querelles des royalistes et des révolutionnaires.

Tous les gens commençaient à préparer la grande fête qui célébrait l'été. Déjà dans la plaine on voyait s'accumuler des gros tas de bois pour les futurs feux de Saint Jean.

Maman, maman. Regardes tous ces tas de bois, bientôt moi aussi je pourrai sauter par dessus.

Oh, malheureuse, disait La Fanette, tu es trop petite, ça c'est quand tu seras grande. Hé, b'aigne tu veux te brûler et me voir pleurer. C'est ça. Té, vilaine fille, riait la Fanette. Car elle riait, elle riait la Fanette de bonheur. Le Gastoun avait dit qu'il la marierait après les feux de la Saint Jean et qu'ils iraient habiter avec sa fille Marion le mas du père MICHAUD.

Dans ce qui restait du château acquis à la cause des protestants et détruit par Richelieu en 1632, il ne restait pas grande chose. Les châtelains successifs avaient reconstruit peu à peu, une partie des

sept hectares de la forteresse initiale. La grande tour dominait toujours le pays aux alentours, de grandes salles avaient été reconstruites et les oubliettes servaient encore pour les voleurs et les braconniers qui chassaient sur les terres du château.

Le dernier occupant du château et Seigneur des lieux savait qu'il l'occupait à titre gracieux prêté temporairement par son cousin italien. Dans la grande salle, ce seigneur providentiel des Baux maugréait en marchant à grandes enjambées dans la grande salle. Il héla un serviteur et tempêta : « Qu'on aille me chercher le capitaine des gardes. Va, dépêche toi.

Par le claquement des bottes sur la pierre du couloir le châtelain comprit que l'homme d'arme arrivait. L'homme s'inclina. Oui Seigneur, qui a-t-il.

« Benoît, avez vous vérifié les portes des douves, les barbicanes le passage vers les Souterrain.

Oui, Maître tout a été vérifié selon vos ordres, des patrouilles sillonnent l'enceinte du château.

Bon, se ne sont que des manants bien sûr, cela ne compte pas finit il par dire et ces gueux sont toujours aussi excités envers moi, le clergé et le roi.

Bientôt la Saint Jean, répondit Benoît ils sont tous aux préparatifs. C'est bien, laissez-moi maintenant et le garde s'en alla.

Le châtelain se tourna vers la cheminée où sa dame se chauffait. Il la regarda un moment puis il l'interrogea. Et vous rien à dire... Un silence fit suite à son appel. Bâ., rien à tirer de vous, comme votre fils. Hein, le siège s'agita et l'on entendit des sanglots. Il est bien trop tard pour pleurer, enervé il descendit les escaliers de la grande tour.

Devant la boulangerie PRONTAZI, bloqua le frein du chariot. Sois sage Pompette, il caressa au passage la Jument, pendant que Marion courait vers lui par le petit sentier.

Marion, Marion, criait le Théophile fais moi un gros poutou, petite Gallinette. Où qu'elle est la Fanette, ta mère faut que je lui parle.

Dans la chambre Grand père Théo.

Toute pimpante avec son joli bonnet bleu et son tablier rouge La Fanette sortit de la pièce et couru vers son père. Alors, mon père. Quand partez vous à Valensole..

Cri Diou, la fille t'est donc si pressé de voir partir ton père. Boudille à que ça non, mais tu sais que j'ai encore du linge de mon trousseau là bas »

Et c'est pour ça que j'y vaille ma fille, pour récupérer nos affaires que l'on a mis chez nos amis et pour régler les derniers papiers de vente du local de la boulangerie. Je dois partir pour le 23 ou le 24 juin. Mais, fit étonné la fille et la fête tu n'y seras pas..

Nenni, Ecoutes. Dis le vieux Théophile, des fêtes y 'en aura d'autres. Pour l'instant la Provence est calme, j'en profiterai et je mettrai moins de temps seul. Une journée pour y aller et une pour le retour. L'affaire est faite j'ai déjà prévenu Auguste PANNAS le minotier.

Le matin de la Saint Jean, le père PRONTAZI se calla dans son chariot en agita la main vers Fanette et Marion qui étaient restées sur le chemin pour le voir partir. A bientôt, soyez prudentes toutes les deux, Achille doit venir vous voir. Ne sortez pas la nuit, et déjà sa voix s'enfuyait sur la route dans le mistral qui se levait.

**Fan, mes bell's dames, n'aurait il pas mieux fait de reporter son voyage ce  
vieil boulanger.**

### **La fête de la Saint Jean.**

Le grand feu crépitait en bas sur la place du village, les flammes montaient emportant mille étincelles vers le ciel pleins d'estellos (Etoiles) dans cette nuit de la Saint Jean. Déjà des jeunes gens intrépides défiaient le feu et sautaient au son des fifres et des tambours. Des jeunes filles bras dessus bras dessous montaient et descendaient ' Lé monté dé la calado'. En chantant : « Cadet ROUSSELLE ...A une maison qui n'a ni poutre ni chevron ». Vers le bas s'élevaient encore d'autres feux, toute la plaine rougeoyait. Sous les grands Platanes des places des villages, les farandoles s'emballaient. Chacun entraînant sa chacune par la taille, on mangeait et on buvait le vin rosée de l'année passée.

Au Baux de grandes tables avaient été dressées recouvertes de belles nappes blanches, où s'étaient les Fougasses, les piperades, et ces olives écrasées avec des anchois à l'huile d'olives qui donnaient si soif. C'était ' lou gro soupa' comme à Noël. « On va te le prendre ton « Gastoun » chantait Yvaine en riant et en entourant Fanette avec d'autres filles qui dansaient la farandole.

Mais lui, son fiancé, ne regardait que sa Fanette. Coquin de sort qu'il était jaloux le Gastoun quand d'autres garçons en riant s'approchaient d'elle. En brandissant le poing il pensait « qu'il y vienne ce châtelain voir ma promise, et il aura à faire à moi. Fan, bien sûr qu'il aurait sauté jusqu'au ciel, aux feux de la Saint Jean, pour lui prouver son amour. Fais attention en sautant, mon promis, ne te brûle pas ou je ne t'aimerai plus, criait la fanette pour le taquiner, emportée par la danse et les fifres. Tout le monde riait, on dansait aux rythmes des claquements des sabots de fêtes. A travers la foule qui l'entraînait, Gastoun vit sa future femme lui faire un signe de la main, et prendre le petit chemin qui menait à la boulangerie. Son père ce soir gardait la petite Marion à la boulangerie.

Sur le petit sentier ses sabots glissaient dans le noir. La Candelou (Bougie) qu'elle tenait ne l'éclairait guère, le bruit des fifres et des tambours s'éloignaient au fur et à mesure qu'elle s'éloignait..

En arrivant elle appela : « Père MICHAUD ? C'est que moi, La Fanette, tout va bien. »

Assis sur une chaise (Chaise) devant la porte l'autre fumait tranquillement sa pipe.

« Oh fan c'est calme par ici ce soir, à part peut être ton chien qui n'arrête pas d'aboyer depuis un moment. La p'tiote dort. J'ai fermé le volet, ne t'inquiète pas tu peux retourner t'amuser avec mon fils.

Souriante elle passa devant Ulysse qui commença à se lever, ah. Je suis une bonne mère je vais encore l'embrasser avant de retourner danser, ria t elle.

En rentrant dans la pièce où se trouvait le pétrin elle entendit comme un gargouillis derrière elle, un hurlement dans son dos la fit se retourner brusquement. Elle vit d'abord devant la porte le père MICHAUD, grimaçant de douleur, sa gorge labourée par des griffes crochues et acérées. Du sang gicla jusqu'à elle et l'éclaboussa En se jetant volontairement en arrière d'un geste désespéré, Achille articula péniblement : « La porte... Ferme...La... Porte. »

## **Té, I sian mai( Nous y voilà cela recommence) mes bell's dames di Provenço**

**Boudille que ce coquin de vendeur d'étoffe, il m'a tout gangassé ( secouer)  
avec cette bête si cruelle.**

**Vai ! Vai ! je vous vois emplit d'effroi pour cette pauvre Fanette, je  
continue donc ...**

D'un bond, sans réfléchir, elle poussa la grosse porte avec son sabot et la bloqua avec la clenche de sécurité. Et soudain le hurlement du fauve recommença, la vieille porte trembla sous ses coups de butoir. La poignée doucement tourna mais le verrou interne tenait bon et empêcha l'ouverture.

Dehors le Grisou aboyait à tout rompre, elle entendait le bruit de la chaîne qui se tendait quand le chien sautait. Va, mon Grisou chope,( attrappe) chope. Le chien grognait impuissant retenu par sa chaîne.

Les grandes griffes passées sous la porte firent tomber au passage le sabot de Fanette et accrochèrent son pied en le labourant. Elle s'aperçu qu'elle avait négligé de mettre la bûche habituelle entre le sol et la porte et malgré l'atroce douleur, elle se précipita là où dormait sa fille.

D'autres coups raisonnaient déjà dans la chambre, la bête s'en prenait au volet. Malgré tout les griffes ne pouvaient entamer le bon bois épais des persiennes. Bien sûr les hurlements terrifiants et inhumains avaient réveillée Marion qui s'était réfugiée sous le lit grelottant de peur.

« Maman, Maman, gémissait la petiote. Reste là Marion, cria t elle, n'ais crainte ma fille. Je vais prendre le Fusil du père. Les coups avaient cessé sur la fenêtre mais on entendait un grattement sourd vers la porte. Armée du fusil et d'un grand couteau elle se retourna en courant vers l'entrée dans la première pièce de la boulangerie.

La patte, déformée comme une main, et ses grandes griffes, était passée sous la porte, elle essayait encore de trouver la clenche pour la faire tomber. Brandissant son grand couteau. Fanette s'élança et le gança( assener avec force) dans la main griffue,, entièrement couverte de poils noirs.

De l'autre coté la bête poussa un Rouviha (Un râle) de douleur. Sous la force décuplée par la rage, la porte vacilla et faillit sortir de ses gonds. La fille du boulanger recula et arma le chien à silex du long fusil. Elle tira à travers la porte... hélas, rien ne se passa. La poudre humide avait fait long feu. Courant se réfugier dans la chambre elle prit sa fille dans les bras et la rassura. Ne fais plus aucun bruit, lui dit elle doucement à l'oreille.

A genoux au pied du lit, la Fanette entendit le bruit du couteau sur les tomettes, « estavani » (Il est tombé) pensa t elle. Il est estombé, la bête et libre.

Boudille ! Tremblante de peur, elle entendit encore des bruits feutrés autour de la fenêtre et puis le silence. Même le Grisou n'aboyait plus.

Attentive, elle reconnu dans la nuit à travers la porte la voix de Gastoun qui l'appelait.

Oh, Ma Fanette que se passe t-il. Mais où qu'il est Le père...Boudiou ! Continua l'autre, c'est quoi se grand corps devant la porte.

La fille du boulanger apeurée lui cria de l'autre coté de la porte. Va, vite Mon Gastoun ! Cours chercher des gens. Il c'est passé des choses terribles chez nous. Ne me demande rien continua t-elle, cours chercher de l'aide. Elle entendit le bruit des pas de son fiancé qui courait en s'éloignant dans la nuit.

Plus tard, elle cru entendre son nom, Fanette, Fanette, ouvre. Crièrent les veilleurs du guet. Elle consentit enfin à ouvrir. Toute retournée encore de ce qu'elle avait vécu. Dehors on entendait plus de bruit, la fête c'était brusquement arrêté. Des gens avec des torches et des fourches l'entouraient prêts à en découdre. Dépêchez vous, criait elle. Courez dans les champs les hommes, c'était la bête.

Elle nous a attaquée moi, et le père MICHAUD qui est mort le pauvre maintenant regardez. Tout cela pour me protéger moi et ma pe'tiote. Trouvez cette animal, cette chose avec ses griffes. Elle ne doit pas être si loin, en disant cela elle lâcha le Grisou qui déjà bondissait et se dirigeait sans hésiter dans la direction du mas des MICHAUD. D'autres chiens amenés par les fermiers le suivirent en aboyant. A la lueurs des lamparos on pouvait voir le père de Gastoun les yeux grands ouverts. Etalé devant la boulangerie avec ses horribles blessures. Dans ce grand silence, tout le monde regardait la blonde Fanette pleurer avec sa fille dans ses bras.

« Entendez, entendez, boudiou cria une fille du village. Ce sont les chiens qui ont trouvé quelque chose. C'est vrai, reprit la fille du boulanger. C'est l'aboïement de Grisou mon chien.

Bé, boudille les vous autres, interpella un veilleur.Qu'attendez vous pour me suivre, aiguiser vos fourches, je crois qu'enfin on tient La Banbaroucho, la bête.

S'enfonçant dans les champs la foule entière courue rejoindre la meute des chiens.

A la lueur des fanaux qui éclairaient les champs d'oliviers, on pouvait voir des femmes des jeunes filles et même des enfants qui tenaient une fourche ou un gros bâton pour abattre cette ignoble bête. Ils entendaient la meute au loin suivre la trace de Bambaroucho, qui continuait à



aboyer au loin en la poursuivant... Les pégoulados (Les flambeaux) illuminaient maintenant les contre fort des Baux. Toute excitée, la foule avait maintenant rejoint les chiens.

Cherche, cherche, criait la Fanette les larmes aux yeux se rappelant le gentil Achille mort devant la porte de la boulangerie.

Voyant la meute indécise qui reniflait dans tous les coins. Gastoun incita les gens à découvrir une grotte qui devait mener au refuge de l'animal. Continuez à chercher, la bête a dû s'enfoncer dans un labyrinthe sous terre. Juste sous le plateau des Baux et de la citadelle, un homme agita un fanal. Ici, c'est ici il y a un grand trou qui descend dans la terre. Déjà la foule attirée par le bruit s'amassait devant le trou béant.

« Attendez, cria un des veilleurs du village, seulement les hommes armés de haches et de fourches, on ne sait pas qu'est ce que l'on va trouver là-dessous, les autres, rentrez au village.

Entraînée par le grand Grisou qui reniflait la piste, la Fanette d'un coup fut avalée par le trou avant que le veilleur eu fini sa phrase, une vingtaine d'hommes les suivirent rapidement.

Oh fan, retiens ton chien douce Fanette, cria Gastoun qui avait rejoint la fille. Tu n'as pas de lamparo on y voit rien, c'est tout noir. Marchant à tâtons le groupe s'enfonça dans les entrailles de la terre. Il y a des marches qui remontent, s'inquiéta l'homme de tête.

Allez, montes il ne faut plus hésiter, mon chien Grisou sent l'ignoble bête, répliqua Fanette. Serrés dans le petit escalier le groupe d'hommes déboucha dans une petite salle où pendaient des chaînes du plafond, au fond à la lueur des fanaux on discernait des cages.

On est sous le château, reprit étonné l'homme du guet du village. Cela doit être une oubliette ou une salle de torture pour faire avouer les gens. Boudille, continuez à monter vous autres, et voyons où mène cet escalier qu'on en finisse insista encore Gastoun auprès des hommes qui hésitaient. Le groupe finit de gravir les marches en poussant une porte dissimulée derrière une lourde tenture. Ils émergèrent dans la grande salle du donjon à peine éclairée. Ils furent surpris par le châtelain qui appela à la garde en brandissant son épée vers les hommes du village. Dans ce court instant une ombre cachée derrière un pilier surgit pour s'enfuir vers d'autres escaliers qui menaient vers la sortie. La troupe de paysans armés de fourches et de faux bloqua l'ombre, qui dans un rapide volte face fit face aux hommes en grognant.

De l'autre côté de la salle voûtée un combat s'était engagé entre les gardes et leur seigneur et les gens du village. Gastoun qui tenait enfin sa vengeance transperça le châtelain de son grand épieu. Dépassés par le nombre de pieux et de fourches sa garde fut vite mise hors de combat.

Gastoun porta main forte aux autres hommes qui avaient acculé l'ombre noire dans un coin, il vit la bête se dégager et laisser tomber quelque chose. C'est une cape, cria Fanette, qui était restait en arrière. Tout le monde découvrit un monstre hideux surmonté d'une tête humaine. Celle du fils du seigneur des Baux.

Crachant et montrant d'affreuses canines pointus, la bête s'élança vers la Fanette qui la regardait tétanisée par la peur. La Bambaroucho n'atteignit jamais sa proie, le Grisou lui sauta à la gorge et malgré les coups de griffes que lui donnait la bête il l'égorgea, vengeant sans le savoir toutes les victimes que le rejeton du château avait faites.

Ha, mais qu'il est laid tout nu, on dirait une bête. Il a des poils noirs sur tout le corps sauf sur son visage qui reste normal. Regardez c'est un gnome. Approchez les fanaux vous autres. Il a d'horribles mains crochus et noires, et des griffes longues comme des doigts.

Fan, dit La Fanette il a tué mon futur beau père MICHAUD avec ça. Heureusement qu'il s'est jeté en arrière en mourant, j'ai eu le temps de fermer la porte. Je suis encore vivante grâce à lui. Gastoun.

Le fils MICHAUD serra la mère et la fille dans ses bras. Et dire qu'avec tout le bruit de la fête on entendait rien de tout cela, ajouta t-il. C'est quand j'ai entendu le Grisou aboyer et que je ne t'ai pas vu revenir à la fête que j'ai compris que quelque chose se passait. Chacun redescendit silencieux vers le village, écoeuré de ce qu'il avait pu voir. Des gens avaient mis le feu par vengeance à la citadelle en chassant la châtelaine. Dans les jours qui suivirent on brûla la dépouille poilue de la bête sur un bûcher, et comme le disait le beau fiancé, ce n'était pas le bois qui manquait en ce 24 juin 1788, fête de la Saint Jean.

Regarde, La Fanette disait il en montrant ce qu'il restait de l'ignoble chose- une tête d'ange et un corps de monstre fait de poils noirs, de mains et de pieds difformes. C'est pour cela qu'on le voyait toujours à cheval avec sa cape qui le recouvrait. Même en été on ne voyait rien d'autre, je pense que leur château à Paris a été brûlé à cause de ce monstre. Il a du tuer aussi des gens là bas...

On enterra le vieux MICHAUD le lendemain quand revint Lou Théophile.

Boudiou, disait le boulanger. Il a vécu comme un homme même au seuil de sa mort, j'ai bien fait de vous confier à lui. Ou sinon vous seriez mortes. Avec qui je vais bien pouvoir discuter maintenant qu'il n'est plus là ce bougre. « Avec nous » disait la Fanette.

Oh vous les jeunes c'est pas pareil, répondait Théophile.

## **Ainsi va la vie dans ce pays des Baux qu'il m'a dit le vendeur d'étoffe**

Les jeunes gens se marièrent au début de l'automne. Tout le village des Baux célébra l'union de Gastoun et de la fille du boulanger. Le vieux Théophile resta chez lui dans sa boulangerie, qu'il acheta d'ailleurs avec les sous du local vendu à Valensole. Qu'il avait quitté sans regret en ce terrible hiver 1788 qui fit d'ailleurs de nombreuses victimes chez le petit peuple. .

Les jeunes mariés quant à eux, emménagèrent dans le mas MICHAUD... Pendant ce temps les révoltes continuèrent au nord et au sud.

Ah ! Vivement 1789, ronchonnait le père PANNAS, j'espère que cette prochaine année sera plus calme qu'on puisse travailler en paix. Malheureusement pour le minotier les troubles s'accrochèrent vers La Seyne et Aix en Provence...

La ville de Marseille resta encore un moment indécise. L'augmentation du prix du timbre et d'autres impôts accentua encore le fossé entre riches et pauvres. D'autant que la France était composée à quatre vingt pour cent de paysans, et que le clergé possédait dix pour cent des plus belles terres et imposait une taxe au petit peuple.

La révolution vit l'apogée de la chanson de cadet ROUSSELLE qui en fut bien malgré lui le héros. Cadet ROUSSELLE né à Orgelet dans le Jura, était huissier, et acheta bien évidemment une maison toute biscornue comme il est dit dans la chanson.

Victor Hugo dans son livre « Quatre vingt treize », fit dire à DANTON pour se moquer de ROBESPIERRE : « Cadet ROUSSELLE fait des discours qui ne sont pas longs quant ils sont courts... »

« Alors ! Alors ! Cette histoire t'a plus ? » Me dit mon homme en me serrant dans ses bras. Blottie, je savourais la douce quiétude qui m'envahissait. Que voulez vous je ne suis qu'une faible femme. Il est plein d'attention, bourré de qualités. D'ailleurs Etienne à déjà tout prévu découvrir le monde l'été, et l'hiver on rentrera aux Baux. Je garderai bien sûr la maison d'Allauch, et on adoptera un enfant il me l'a promis. Un peu vieux certes mon Etienne. Mais beau et riche aussi .Se sont des petits détails qui me font craquer.

### **C'est Le Fernand qui vous le dit...**

Té, foi de berger quand je l'ai vu partir dans sa carriole ce vendeur d'étoffe vers la route de Barcelonette. J'ai pensé à vous « Méfiez vous Bell' Dam di Provenço... Surtout ne vous perdez jamais dans le massif des Alpilles. Vers le pas de la Banbaroucho, cette bête pourrait vous entraîner dans son antre et vous dévorer toute crue.! Vai, venait plus tôt me rejoindre dans ma jasso ( Bergerie) quand l'été sera là, je vous emmènerai mugueter au milieu des coquelicots...

Je vous attendrai sur la route de Gréoux ( Fan ! Faites moi plaisir dites Gréou) avec mon troupeau de cabrunos ( chèvres) Voueille , voueille, ana ! Les chiens...

FIN